Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

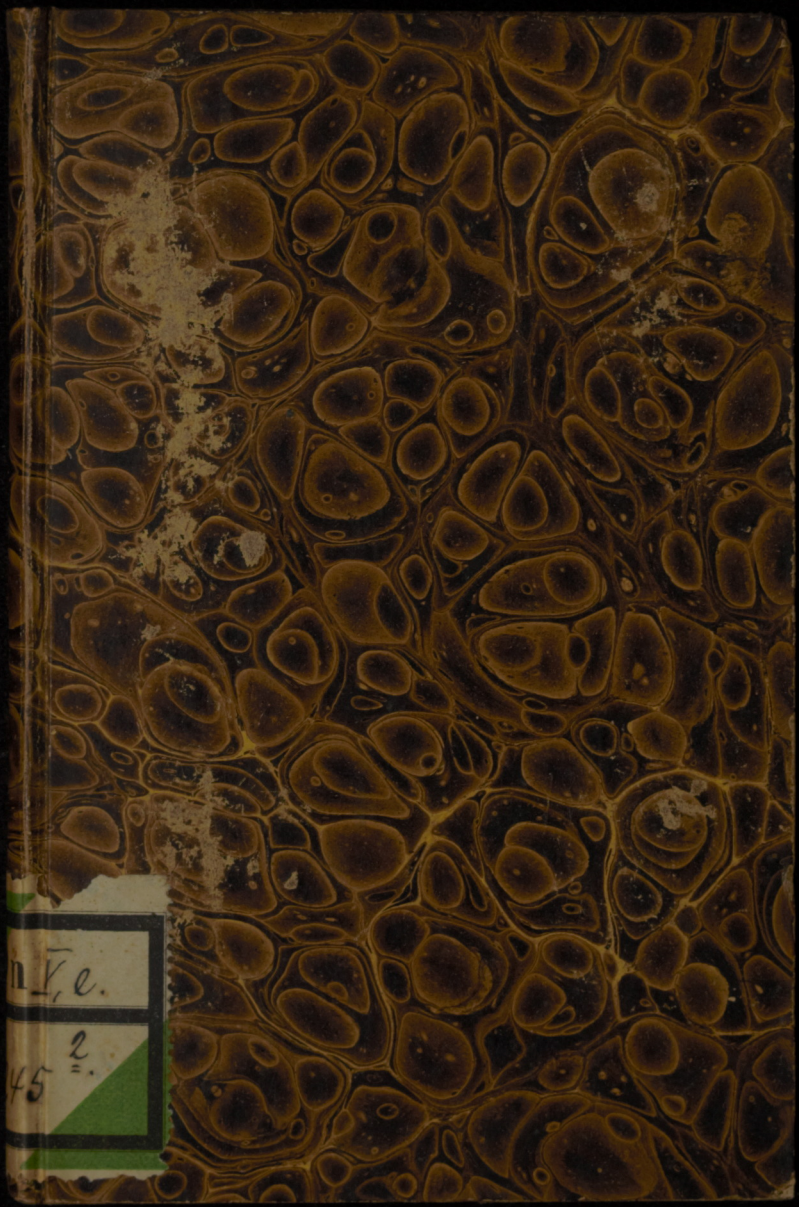
Néricault Destouches

Le Dissipateur Ou L'Honneste-Friponne : Comedie En Vers, Et En Cinq Actes

Seconde Edition, Revüe Et Corrigée, Vienne En Autriche: Dans l'Imprimerie de Ghelen, MDCCLIX

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596

Druck Freier Zugang PUBLIC DOMAIN



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0001
DFG

C. Kürschnersche
Buch- und Musikalien-
Handlung.
Schwerin, gr. Moor No. 662.

Onte
4245 2

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0002
DFG

2723

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0003
DFG

LE

DISSIPATEUR

OU

L'HONNESTE-FRIPONNE.

COMEDIE

EN VERS, ET EN CINQ ACTES,

Par M. NERICAULT DESTOUCHES,
de l'Académie Françoise.

SECONDE EDITION,

REVÜE ET CORRIGÉE.

VIENNE EN AUTRICHE,
Dans l'Imprimerie de GHELEN.
MDCCLIX.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0005
DFG

ACTEURS.

JULIE, jeune veuve.

CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.

ARSINOE,
ARAMINTE, } Amies de Cleon.
BELISE,

FINETTE, femme de chambre de Julie.

CLEON, amant de Julie, Dissipateur.

LE BARON, pere de Julie.

GERONTE, oncle de Cleon.

LE MARQUIS, fils du Baron.

LE COMTE, ami & confident de Cleon.

FLORIMON, autre ami de Cleon.

CARTON, aussi ami de Cleon.

PASQUIN, valet de Cleon.

PLUSIEURS convives de Cleon.

La Scene est dans la maison de Cleon.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0006
DFG

LE DISSIPATEUR OU L'HONNESTE-FRIPONNE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN, FINETTE.

FINETTE.

BOn jour, Monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Tres humble serviteur.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0007
DFG

FINETTE.

Cleon est-il levé?

PASQUIN.

Depuis long tems, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler?

PASQUIN.

Cela n'est pas possible.
D'un bon quart d'heure au moins il ne sera visible.

FINETTE.

Et pourquoi donc?

PASQUIN.

Avec le Comte du Guéret,
Au moment que je parle il tient conseil secret.
Il a cent mille écus, & cherche la maniére
De dépenser dans peu la somme toute entiére.
Cet argent-là lui pese; il veut s'en dessaisir.

FINETTE.

Et bien qu'il me le donne, il ne peut mieux choisir,
Je suis Fille, il me faut un Mari. Cette somme
Pourroit entre mes mains tenter un galant homme.
L'argent & le Mari me viendroient à propos,
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'est à dire en deux mots,
Que vous êtes pressée.

FI-

FINETTE.

Oui,

PASQUIN.

Vos yeux le font croire.

FINETTE.

Ma foi, Cleon feroit un acte méritoire.
C'eſt par cette raiſon qu'il ne le fera pas.
La généroſité pour lui n'a point d'appas,
C'eſt ou pour ſon plaiſir, ou par vanité pure,
Qu'il prodigue ſon bien ſans raiſon ni meſure;
Très-ſouvent le caprice excite ſes bienfaits,
Et jamais, à coup sûr, ils n'ont de bons effets.
Auſſi ſes faux amis, dont grande eſt l'abondanee,
Loin de lui ſçavoir gré de ſa folle dépenſe,
Ici pour le flater font de communs efforts,
Et ſe moquent de lui, ſi tôt qu'ils ſont dehors.

FINETTE.

Et Paſquin peut ſouffrir un ſemblable manége?
Tu ne profites pas de l'ample privilége
Que Cleon t'a donné depuis un ſi long-tems,
De lui pouvoir ſur tout dire tes ſentimens,
Pour chaſſer de chez vous tous ces flateurs avides
Que l'on ne voit jamais en ſortir les mains vuides?
Morbleu! ſi ma Maîtreſſe avoit ce foible là,
Je périrois plûtôt que de ſouffrir cela,
Jamais ces faux amis ne deviendroient nos maitres,
Et je les ferois tous ſauter par les fenêtres.

PASQUIN.

Dans les commencemens je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis,
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon Maître quelque tems a fait le bon Apôtre,
Il suivoit mes conseils, s'en faisoit une loi,
A la fin, les flateurs l'ont emporté sur moi.
J'allois être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi qui me plais céans, & qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci: j'ai fait comme ce chien
Qui portoit à son cou le diner de son Maître,
Et trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir le sauver du hazard,
Leur livra le diner pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidéle Valet est-ce donc là l'office?

PASQUIN.

Eh morbleu, que chacun se rende ici justice.
Ta Maîtresse Julie en use-t-elle mieux?
Cleon de jour en jour en est plus amoureux,
Il prétend l'épouser; & cette aimable Veuve
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve;
Ne devroit-elle pas empêcher que Cleon
N'acheve de ses biens la dissipation?
Mais bien loin de sauver son amant du pillage,
C'est elle qui s'y porte avec plus de courage.

Fi-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0010
DFG

FINETTE.

Il est vrai qu'elle est vive, & qu'elle fait sa main.
Malgré tous mes avis elle va son chemin.

PASQUIN.

Eh, tu suis son allure avec assez d'adresse,
Et te voila vetuë ainsi qu'une Princesse.
De même que Julie ardente à nous piller....

FINETTE.

Oh pour moi, je n'ai fait encor que grapiller.
Si tu voulois m'aider je ferois mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à present de ce Monsieur le Comte
Qui gouverne Cleon & s'en est emparé ;
C'est lui qu'il faut gagner. C'est ce flateur outré
Qui par une servile & basse complaisance
A subjugué mon Maître, & reglé sa dépense.
Son pouvoir est sans borne ; on n'obtient rien sans lui.

FINETTE.

L'avis n'est pas mauvais. Je veux dès aujourd'hui
En faire usage ; Adieu, car voici ma Maîtresse.

PASQUIN.

Je voulois te glisser quelques mots de tendresse,
On m'en ôte le tems ; mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte, & nous pourrons renoüer l'entretien.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0011
DFG

SCENE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

EH bien, qu'à dit Cleon du dessein de mon pere?

FINETTE.

Je n'ai pû lui parler; une importante affaire
L'empeche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon pere me désole, & veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut point se rendre.

FINETTE.

Votre pere a raison; mais il devroit attendre,
Cleon n'a pas encor dissipé tout son bien;
Nous romprons avec lui quand il n'aura plus rien.
Encor deux ou trois mois, sa ruine est complette.
Voudriez vous laisser la chose à demi faite?

JULIE.

Helas!

FINETTE.

Vous soupirez?

JULIE.

Eh n'ai-je pas raison?
Tu sçais que Cleon m'aime, & que j'aime Cleon:
Mais

Mais à le corriger en vain je me fatigue,
Je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue.

FINETTE.

Puis-je sans vous fâcher vous parler franchement?
Cleon vous aime peu; vous l'aimez foiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincére,
S'il étoit animé du désir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ses prodigalités,
Et lui, vous feroit-il cent infidélités?
Loin de le corriger, vous briguez ses largesses,
Cleon fait chaque jour de nouvelles Maîtresses,
Vous ruinez sa bourse, il promene ses vœux,
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.
Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paroisse charmé,
Mais je sens que mon cœur n'en est point allarmé.
C'est par vanité pure, & non par inconstance,
Que Cleon me trahit souvent en apparence;
Et pourvû qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais, de sa vanité sa bourse est la victime,
Et c'est par là sur tout, que votre amant s'abime.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous?

JULIE.

Oüi; Mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment.
Je ne puis le guérir de ſon erreur extrême,
Qu'en le livrant encor quelque tems à lui-même.

FINETTE.

Du moins commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encor des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques;
C'eſt l'amour à la mode. Avoüez-moi tout net,
Que ruiner Cleon eſt votre unique objet;
D'un ſi noble deſſein faites-moi confidente,
Car pour vous ſeconder j'ai la main excellente.

JULIE.

J'accepte ton ſecours; oüi mon intention,
Eſt d'avoir, ſi je puis, ce qui reſte à Cleon.

FINETTE.

La choſe étant ainſi, me voilà toute prête,
Et je vais commencer par un coup de ma tête...
Si nous pouvions gagner le Comte du Guéret!
Heureuſement, je crois qu'il vous aime en ſecret.

JULIE.

Oüi, Finette, j'en ſuis à preſent trop certaine;
Par de fortes raiſons je lui cache ma haine,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0014
DFG

Mais autant que je puis je fui son entretien,
Et je veux avertir Cleon...

FINETTE.

N'en faites rien.
Il trahit son ami, c'est un fripon; n'importe.
On peut tirer parti d'un homme de sa sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
Et dans tous nos projets il va nous seconder.
C'est sans vous engager, & sans lui rien promettre
Que je veux...

JULIE.

Je vois bien qu'il faut te le permettre.
Mais songes que Cleon a mon cœur & ma foi;
Que je mourrois plûtôt...

FINETTE.

Reposez-vous sur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'a m'attendre;
J'ai deux projets en tête, & veux les entreprendre.
Le Comte vient. Je vais entamer le premier.
Sortez vite.

SCE-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0015
DFG

SCENE III.

LE COMTE FINETTE.

FINETTE *à part.*

Avec nous il faut l'associer.
Oui, oui; fourber un fourbe est une œuvre loüable,
J'en fais gloire. Il me voit.

LE COMTE *à part.*

L'instant est favorable,
Tâchons de la gagner. (*haut.*) Finette, vous rêvez!

FINETTE.

Ah ah, c'est vous, Monsieur! Je songeois....

LE COMTE.

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe.

FINETTE.

A l'age
Où je suis parvenuë, on ne seroit pas sage,
Si l'on ne suivoit pas les mouvemens du cœur.
Le vôtre est-il tranquille? On vous trouve rêveur.
Depuis un certain tems; & je gage ma tête,
Que quelque aimable objet a fait votre conquête.

LE

LE COMTE.

Ma foi tu gagnerois, car je suis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon.

FINETTE.

Par conséquent heureux.
Qui vous résisteroit?

LE COMTE.

Ton ingrate Maitresse.

FINETTE.

Il est vrai que Cleon a toute sa tendresse,
Et vous vous exposez à soupirer long-tems.

LE COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus constans,
Et celui d'une femme est toujours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien. Vous êtes fort aimable,
Encor jeune, & d'un rang qui se fait respecter:
A de moindres appas on se laisse tenter.
D'ailleurs quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'est rarement en vain qu'il presse & sollicite.

LE COMTE *l'embrassant.*

Tu me charmes, Finette. & si j'ai ton secours,
J'espere te devoir le bonheur de mes jours.

FINETTE.

Est-ce de bonne foi que vous aimez Julie?
Là, parlez franchement.

LE

LE COMTE.

Je l'aime à la folie,
Et j'entreprendrois tout pour mériter son cœur.

FINETTE.

Eh bien, il faudra voir jusqu'où va cette ardeur,

LE COMTE.

Commençons par sçavoir si l'aimable Finette
Voudra parler pour moi.

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiette,
C'est que si je vous sers, je vous donne moyen
De trahir votre ami.

LE COMTE.

Bon, cela ne fait rien.
Cleon est un ami si fou, si ridicule,
Que l'on peut le berner sans le moindre scrupule.

FINETTE.

Je croyois, moi, jugez de ma simplicité,
Que l'on devoit rougir de la duplicité;
Que trahir son ami c'étoit faire un grand crime,
Et que rien n'acquéroit plus de gloire & d'estime,
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié.

LE COMTE.

Morale surannée.

FINETTE.

Oui!

LE COMTE.

Cela fait pitié.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0018
DFG

On suivoit autrefois cette fade méthode;
Aujourd'hui les amis ne sont plus à la mode;
Les hommes sont unis par le seul intéret;
L'amitié n'est qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plait,
Et de-là je conclus, en dépit des scrupules,
Que les honnêtes gens sont de francs ridicules.
Cà venons donc au fait.

LE COMTE.

Le fait est que j'adore
Ta charmante Maîtresse; & je dis plus encore,
C'est que me voilà prêt à la servir en tout,
Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, j'y ferai mon possible:
Mais comme à l'intérêt elle est un peu sensible,
Le moyen de gagner son inclination,
C'est que vous nous aidiez à ruiner Cleon;
Je veux dire, Monsieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ses bijoux....

LE COMTE.

Vous prévenez mes offres.
S'il ne tient qu'à cela, Julie est à moi.

FINETTE.

Bon;
Je vais donc attaquer la bourse de Cleon.
Secondez mon adresse; & ma reconnoissance
Ne

Ne fera pas long-tems languir votre espérance.
Il vient, souvenez vous...

LE COMTE.

Je suis homme réel.

SCENE IV.

CLEON, LE COMTE, FINETTE, PASQUIN.

CLEON *à Pasquin qui le suit.*

QU'on dise de ma part à mon Maître d'hôtel,
Que je ne trouve plus ma dépense assez forte;
Que cela déshonore un homme de ma sorte;
Que le ménage ici ne convient nullement.

LE COMTE.

Il est vrai.

CLEON *à Pasquin*

Parlez-lui très-sérieusement.
Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

LL COMTE *à Pasquin.*

A quoi sert le bon goût sans la magnificence?
On lui fait mal sa cour en épargnant son bien.

CLEON.

Oui. Pour me faire honneur je ne plains jamais rien;
Et

Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

LE COMTE.

Rien n'est si bas, si vil, qu'un air d'oeconómie;
Si cet homme s'en pique, il se fera chasser.

CLEON.

C'est à moi de fournir, à lui de dépenser.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale,
Car il prodigue tout, & sans cesse il régale.

LE COMTE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Comptez de plus, qu'il en prend bien sa part.
Il est gros comme un muid; vos gens sont gras à lard;
A tous venans beau jeu. Votre seule deserte
Nous met tous en état de tenir table ouverte.
Chacun a sa chacune; & dès le point du jour,
Nos amis & les leurs nous aident tour à tour;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépense,
Chacun ici, Monsieur, travaille en conscience.

CLEON *prenant du tabac.*

Cela me fait plaisir. Mais je vois cependant
Qu'on se relâche un peu.

PASQUIN.

C'est Monsieur l'Intendant
Qu'il en faut accuser. Il dit que les fonds baissent,
Et que vous maigrissez quand les autres s'engraissent,

Il crie à tous momens. Ses lamentations
Nous causent jour & nuit des indigestions;
Car, pour bien digérer il faut être tranquille,
Et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

CLEON *au Comte.*

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux là.

LE COMTE.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela.
Mais il me faut du tems; car je veux faire en-
sorte
Qu'il rende gorge, avant que de passer la porte.
C'est un maître fripon qui fait le ménager
Pour couvrir ses larcins.

CLEON.

Vous m'y faites songer;
Telle est de ses pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne sçais point compter; je hais la moindre af-
faire;
Pour vacquer au plaisir je lui livre mon bien
Dont il fait ce qu'il veut, & peut-être le sien;
Et fier de ma paresse & de mon ignorance,
Pour mieux faire sa main il rogne ma dépense.
Oh! parbleu nous verrons.

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLEON.

Qu'il vende deux Contrats qui lui restent.

PASQUIN.

L'agent
Dont il se sert toujours pour ce petit négoce,
Dit, qu'ils perdent moitié.

CLEON.

CLEON.

Qu'importe? Mon carrosse
Est-il prêt?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Mais plusieurs créanciers
De fort mauvaise humeur, & de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLEON *en colere.*

Moi, de les écouter j'aurois la patience?
Qu'on me chasse d'ici cette canaille là.

PASQUIN.

Je vais les enyvrer. Je ne sçais que cela
Pour les endormir.

CLEON.

Soit. Pourvû qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet auteur si fameux vous apporte son Livre,
Et voudroit vous l'offrir.

CLEON.

Il peut s'en retourner.
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner.
Ils me cherchent par tout Par tout je les évite.

PASQUIN *à part.*

Il prodigue aux fripons, & refuse au merite.

CLEON *à Pasquin.*

Va-t-en. C'est toi, Finette?

FINETTE *d'un air triste.*

Eh vraiment oüi, c'est moi.

CLEON *en riant.*

Qu'as-tu donc?

FINETTE *les yeux baissés.*
Rien, Monsieur.
CLEON.
Tu soupires, je croi?
FINETTE *poussant un gros soupir.*
Il est vrai.
CLEON.
Quel sujet t'inspire la tristesse?
FINETTE.
Je m'afflige, Monsieur, pour ma pauvre Maîtresse,
Elle est au desespoir.
CLEON.
Et par quelle raison?
FINETTE.
Je ne puis vous la dire.
CLEON.
Oh! je la sçaurai;
FINETTE.
Non,
Cela m'est défendu.
CLEON *d'un air fâché.*
Quoi, pour moi du mistere?
Cela me pique au moins.
FINETTE.
Je n'y sçaurois que faire,
Mais on me chasseroit....
CLEON.
Tien, prend ce diamant.
FINETTE *le mettant à son doigt.*
Vous me perdez, Monsieur.

CLE-

CLEON.

Parle-moi promptement.

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le silence!
J'ai le cœur si sensible à la reconnoissance!...

CLEON.

Ne me fais plus languir, & dis-moi...

FINETTE *en pleurant.*

Depuis peu,...
Ma Maîtresse a perdu... vingt mille écus au jeu.

CLEON.

Vingt mille écus?

FINETTE *en sanglottant.*

Autant.

CLEON.

La somme est un peu forte.

LE COMTE *à Finette.*

Quoi, faut-il pour un rien s'affliger de la sorte?

FINETTE *pleurant.*

Mais elle doit ce Rien, & voudroit l'acquiter.
Tous ses fonds sont placés, il faut bien emprunter;
On la presse. D'ailleurs elle craint que son pere
Ne vienne à découvrir cette fâcheuse affaire.
J'ai fait ce que j'ai pû pour la résoudre enfin
A recourir à vous dans ce mortel chagrin.
„Peux-tu, m'a-t-elle dit, me parler de la sorte?
„Ote-toi de mes yeux. Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent.

CLEON.

Elle a ma foi raison, car je n'ai point d'argent

FINETTE.

Enfin, voyant un peu sa fougue rallentie,
(*d'un ton ferme.*)
„ Madame, ai-je ajoûté, je viens d'être avertie
„ Que Cleon hier au soir toucha cent mille écus,
„ Je l'ai sçû de bon lieu. Craignez-vous un refus
„ Quand Cleon est nanti d'une si grosse somme?
„ Non, Madame, il vous aime, il est si galant homme.
„ Que pouvant vous tirer d'un cruel embarras
„ Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
„ Vous connoissez son cœur genereux, magnifique.

CLEON.

Qu'a-t-elle repliqué?

FINETTE *d'un air mistérieux.*

Rien. Je suis politique.
Et je juge par là qu'en cette occasion,
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLEON.

Le crois tu?

FINETTE.

J'en réponds.

CLEON.

Je connois ta Maitresse,
Elle refusera . . . .

FINETTE.

Non, pourvû qu'on la presse.

CLEON *au Comte.*

Qu'en dites-vous?

LE

LE COMTE *affectant un air indifférent.*
Eh mais. . . Qu'il faut faire un effort.
Ces vingt mille écus là vous feront peu de tort.
CLEON *en souriant.*
Cependant vous sçavez. . . .
LE COMTE.
Va lui dire, Finerte,
Que je lui porterai de quoi payer sa dette.
FINETTE *d'un air gracieux & faisant une profonde révérence à Cleon & au Comte.*
Madame aura l'honneur de vous remercier.
LE COMTE *à part.*
La friponne est adroite, & sçait bien son métier.

SCENE VI.

CLEON, LE COMTE.

CLEON *en riant.*

AMi, que dites vous d'un semblable message?
Julie avec Finette est de concert, je gage.
LE COMTE *d'un air froid.*
Non, je ne le crois pas. Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup, & doit vous sçavoir gré
D'un secours aussi promt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son pere
Dont elle recevroit cent reproches fâcheux;

Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté. . . .

CLEON *appercevant le Baron.*

Chut.

LE COMTE *surpris.*

C'est lui-même, je pense,

CLEON *au Comte.*

Il gronde entre ses dents.

SCENE VII.

CLEON, LE COMTE, LE BARON.

LE BARON *bas, en les contemplant du fond du Théatre.*

O La belle alliance
(*haut.*)
D'un flateur & d'un fou! Serviteur, serviteur.

CLEON *en souriant.*

Qu'avez-vous? Vous voilà d'assez mauvaise humeur,
Ce me semble.

LE BARON *brusquement.*

Oüi, morbleu.

CLEON.

Pourquoi ce ton sévere?

LE BARON.

J'étois intime ami de défunt votre pere.

CLEON.

CLEON.

Je ſçais cela, paſſons.

LE BARON.

Je puis même ajoûter
Qu'il connoiſſoit mon rang, ſçavoit le reſpecter;
Que loin de ſe piquer d'une haute naiſſance,
Il mettoit entre nous beaucoup de différence,
Et que, reconnoiſſant de mes égards pour lui,
Il n'en abuſoit pas comme vous aujourd'hui.

CLEON.

Ah! vous voulez prêcher, & me faire comprendre
Que vous m'honnorez trop en me prenant pour Gendre.

LE BARON.

Si je vous le diſois. . . . je ne mentirois point;
Mais il ne s'agit pas à preſent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenſes.
Quoi, je ſerai témoin de tant d'extravagances,
Et je les ſouffrirai?

CLEON *d'un ton mépriſant.*

Mais Monſieur le Baron,
Vous le prenez ici ſur un fort plaiſant ton.

LE BARON *en furie.*

Mon ton n'eſt point plaiſant.

CLEON *au Comte en riant.*

C'eſt celui de mon pere,
Je crois l'entendre encore.

LE BARON.

Il avoit bien affaire
De suer, de veiller, d'entasser, pour un fils
Qui prodigue des biens si durement acquis.

CLEON *rit encore plus fort, & le Comte aussi.*

Voilà comme il parloit. Ma foi je vous admire.
Si mon pere vivoit, il ne pourroit mieux dire;
Mais le pauvre bonhomme étoit très-ennuyeux.
Asseyez-vous, Baron, vous prêcherez bien mieux.

LE BARON *s'asseyant brusquement.*

Ah parbleu volontiers. Ouvrez bien vos oreilles.

CLEON *& le Comte s'asseyent aussi vis-à-vis du Baron.*

Asseyons nous aussi, nous entendrons merveilles.
(*d'un ton ironique.*) (*au Comte en riant.*
Eh bien vous dites donc?... Ne l'interrompons point.

LE BARON.

Que vous êtes un fou, voilà mon premier point.

CLEON *au Comte.*

Continuez, bonhomme. Il radote le Sire.

LE BARON.

Et voici mon second. Votre folie attire
Chez vous mille flateurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront là quand vous n'aurez plus rien.
Ils vous vendent bien cher de basses flateries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries.

LE COMTE *au Baron.*

Et qui sont ces flateurs?

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0030
DFG

LE BARON.

Qui? Vous tout le premier.

LE COMTE.

Je pardonne à votre âge, autrement...

LE BARON.

Sans quartier.
Je dis la verité; c'eſt ce qui vous étonne,
Mais je ſuis homme encore à ne craindre perſonne.

LE COMTE *en ſouriant.*

Avec des cheveux blancs on peut bien riſquer tout.

CLEON *au Baron.*

Votre diſcours eſt long; quand ſerez-vous au bout?

LE BARON.

M'y voici.

CLEON.

Je reſpire.

LE BARON.

En faveur de Julie
Changerez-vous ou non votre genre de vie?
Songez qu'à votre perte il vous méne à grand pas.

CLEON.

Non, Monſieur le Baron, je ne changerai pas.
Je n'ai que trop ſouffert de l'indigne avarice
D'un pere, qui faiſoit ſon bonheur de ce vice,
Entaſſant jour & nuit un bien prodigieux
Il me laiſſoit languir dans un état honteux;

Je

Je n'avois point d'argent, de valets, d'équipage,
J'étois contraint de fuir tous les gens de mon âge;
Il est mort, grace au Ciel; tout ce bien est à moi;
En faire un noble usage est mon unique loi.
Il haïssoit l'éclat; & la magnificence
Est mon plus grand plaisir. Il fuyoit la dépense.
Je la cherche, & me fais estimer & chérir,
Autant qu'il se faisoit mépriser & haïr.

LE BARON.

Oh, la belle leçon pour la plûpart des Peres!
Ils se plaignent souvent les choses nécessaires,
Pour qui? Pour des ingrats; pour des extravagans,
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans.

CLEON.

Mais vous qui prétendez faire ici le capable,
Le Marquis votre fils est-il plus raisonnable?

LE BARON.

Il en est bien puni. Le voilà ruiné,
Et par son pere même il est abandonné.
L'exemple est fait pour vous; tâchez d'en faire usage.

CLEON *prenant du tabac.*

Eh bien, dans quarante ans je deviendrai plus sage.

LE BARON *se levant brusquement.*

Dans quarante ans? Bon jour. Voici mon dernier point.
Vous recherchez ma fille, & vous ne l'aurez point.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0032
DFG

CLEON *en riant.*

Dépend elle de vous? Songez vous quelle eſt veuve?
Maîtreſſe de ſon ſort?

LE BARON.

Ah, vous ferez l'épreuve
Que j'en ſuis maître encor. Je vous donne huit jours;
Et ſi dans ce tems-là prenant un autre cours,
Vous ne chaſſez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maiſon, & j'emmenne ma fille.
Elle m'obéïra, n'en doutez nullement.
Adieu: j'ai parlé net; ſongez-y murement.

SCENE VIII.

CLEON, LE COMTE.

CLEON.

IL m'embaraſſe au moins; car j'adore Julie,
Et je ſacrifierois....

LE COMTE.

Vous feriez la folie
De bannir vos amis, de renoncer à tout
Pour une femme? Eh fi. Nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bon homme; & j'en fais mon affaire.

CLEON *l'embrassant.*

Que vous m'obligerez!

LE COMTE.

Allez, laissez-moi faire;
Nous irons notre train, & nous épouserons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je réponds de Julie, & je sçai la maniere
De l'obtenir.

CLEON.

Comment?

LE COMTE.

Ah, j'apperçois son frere.

SCENE IX.

CLEON, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS *accourt & embrasse Cleon.*

BOn jour, mon cher Cleon.

CLEON.

Bon jour, mon cher Marquis,
Te voilà bien brillant.

LE MARQUIS.

Tu vois. A ton avis
Penses-tu qu'à mon âge avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure
On n'ait pas des secours toujours prêts au besoin?
Me montrer, m'étaller est mon unique soin;
L'A-

L'Amour fait tout le reste. Il me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent. C'est par lui que je brille
A la Cour, à la Ville, aux spectacles, au Cours,
Riche sans aucun fond je passe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout, quand on a du merite.

CLEON *en riant.*

Le tien rend à merveille, & je t'en félicite.

LE MARQUIS.

Je suis sec, abimé, ruiné, mais parbleu
J'ai deux bons appuis.

CLEON.

Quels?

LE MARQUIS.

Les femmes, & le jeu.
Depuis que je suis gueux je vis dans l'abondance.
Si comme toi j'étois au sein de l'opulence,
Je me délivrerois d'un si sot embarras.
Ruine-toi donc vite & tu m'imiteras.
Que me donneras tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici?

CLEON.

Nous verrons. Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé.

CLEON.

De quoi donc? Dis-le moi.

LE MARQUIS.

Premierement... Je viens m'ennyvrer avec toi.
De

De plus, j'améne ici nombreuse compagnie;
Mais, moins nombreuse encor, que finement choisie.
(*au Comte.*)
Votre cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise?

LE MARQUIS.

Oui parbleu.
C'est un friand morceau! Quel enjoument! Quel feu!
J'en suis fou.

LE COMTE.

(*à Cleon.*)
Je le crois. Je vous réponds d'avance
Que vous serez ravi de cette connoissance.

CLEON.

Je la connois. Ce sont les plus piquants attraits!

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.
Du reste, cher ami, chacun de nous se flate
De faire ici grand' chere, & chere délicate.
Prend donc soin d'ordonner un somptueux repas.
Que le vin de Champagne au moins n'y manque pas.
Du mousseux. J'aime à voir dans un verre qui brille,
Un vin qui porte au nés un bouquet qui petille.
Mais qu'as-tu mon enfant? tu parois inquiet.

CLE.

CLEON.

Oüi je le suis, ton pere en est le seul sujet.

LE MARQUIS.

Bon! C'est un vieux rêveur. Est-ce que tu l'écoutes?

CLEON.

Il me fait des sermons...

LE MARQUIS.

Fadaises. Tu redoutes
Un censeur envieux des plaisirs que tu prens?

CLEON.

Mais il m'ôte ta Sœur.

LE MARQUIS.

Et moi je te la rends.
J'ai du crédit sur elle, & malgré le bon homme,
Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'assomme,
Si tu n'es son époux dans huit jours au plus tard.
Tiens-toi gai, buvons frais, & nargue du vieillard.
Compte sur ma parole, elle est très-positive.
Mais à propos; avant que notre monde arrive
Ecoute un mot.

(*Il le tire à l'écart.*)

CLEON.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLEON *lui donnant sa bourse.*

J'ai mille écus sur moi.

LE MARQUIS *la saisissant.*

Bon; je m'en réjoüis.
C'est autant d'avancé sur le présent de Noce.

CLEON.

Quelqu'un entre céans.

LE COMTE.

Oüi, j'entends un carosse.

LE MARQUIS.

Que je vais m'en donner!

CLEON *en souriant.*

Oh, je n'en doute pas.

LE MARQUIS *prenant Cleon sous le bras.*

Allons, vive la joye, & faisons grand fracas.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

VOus fauſſez compagnie?

JULIE.

O Ciel, quelle cohuë!
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émuë!

JULIE.

Qui ne le ſeroit pas? C'eſt un tas de joüeurs,
De joüeuſes, de fous, de libertins. Mes pleurs
Auroient fait remarquer la douleur qui m'accable;
Je me ſuis éclipſée.

FINETTE.

On n'eſt donc pas à table?

JULIE.

Non, Finette; on attend ſix convives nouveaux.

FINETTE.

Et quoi ſont, s'il vous plaît, tous ces originaux?

JULIE.

Le premier, c'eſt mon frere.

FINETTE.

Oh, le bon personnage!
Je crois qu'i fait beau bruit.

JULIE.

Il assomme.

FINETTE.

Je gage
Que la vieille Araminte est céans.

JULIE.

Oui vraiment.
Elle lorgne Cliton son insipide amant
Qui se croit adorable, & qui lorgne sa bourse.
Il joüe, & perd toûjours; la vieille est sa ressource,
Et scandaleusement se ruine pour lui.

FINETTE.

A soixante ans passés?

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frere a fait venir l'orgueilleuse Bélise,
La prude Arsinoé, la jeune Cidalise
Coquette impertinente, & folle au par dessus,
Qui soutient que la mode est de ne rougir plus.
Elle agace Cleon; lui, selon la coutume,
Prend feu d'abord pour elle: On feroit un volume
Des portraits singuliers de tous ceux qu'aujoud'hui
Cleon se fait honneur de régaler chez lui.

Sur

Sur tout de Florimon dont je haïs la preſence,
Et qui ne ſçait briller que par ſon impudence.

FINETTE.

Ah Florimon! Ce gros Magiſtrat débauché,
Qui porte en un beau corps un eſprit ébauché,
Du Cuiſinier françois fait ſon unique livre,
Et de vin de Langon dès le matin s'enyvre.
Paraſite effronté, menteur comme un laquais,
Vivant toûjouts d'emprunt, & ne payant jamais.
Grand homme! Et pour Cleon utile connoiſſance!

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je penſe
Que Cleon devient fou.

JULIE.

Depuis quelques inſtans,
Il a diſtribué quinze ou vingt mille francs.
Sa vanité triomphe, & tient ſa bourſe ouverte
A tous venans.

FINETTE.

Cet homme eſt tout près de ſa perte.

JULIE.

Il y court tant qu'il peut.

FINETTE.

Ne le ménageons plus.
A propos, avez-vous touché vingt mille écus?

JULIE.

Oui. Le Comte tantôt m'a remis cette somme.

FINETTE.

Ah tant mieux. Vous voyez que c'est un galant homme.

JULIE.

Ou plûtôt un indigne.

FINETTE.

Il le faut ignorer.
Donnez-lui tout au moins quelque lieu d'espérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité; c'est ce que j'ai pu faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire.
Mais je ne puis penser sans un chagrin cuisant,
Que Cleon me croyant en un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource promte,
Pour s'y déterminer ait consulté le Comte.

FINETTE.

Belle délicatesse! encor si vous l'aimiez,
Ce seroit à bon droit que vous vous plaindriez;
Mais aimant son argent bien plus que sa personne,
Qu'importe que son cœur, ou sa main vous le donne?

JULIE.

Que tu me connois mal!

FINETTE.

Je jurerois que non.

JULIE.

Malgré tes faux soupçons, j'aime toujours Cleon.
C'est l'amour le plus vif! . . .

FINETTE.

Oui, l'amour des pistoles,
On ne m'éblouit point par de belles paroles.

JULIE *vivement.*

Oh, tu me fâcheras si tu ne me crois point.

FINETTE.

Eh bién je vous crois donc. Traitons un autre point.
Je ne m'étonne plus si céans l'argent roule,
Et si des emprunteurs il attire la foule.

JULIE.

Comment?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux votre amour,
Cleon vient par ma foi de joüer un beau tour.
Il a vendu sous main une terre à Dorante:
Terre qui vaut au moins dix mille écus de rente.
Ce marché s'est conclu sans qu'on en ait sçû rien;
Mais Pasquin m'a tout dit. Vous souriez! Eh bien,
Qu'en dites-vous?

JULIE.

Je dis.... que l'affaire est très bonne.

FINETTE.

Oui pour les emprunteurs.... Votre sang froid m'étonne.

JULIE.

Je sçai le fait.

FINETTE.

Comment, & quand l'avez-vous sçû?

JULIE.

J'ai conduit le marché, c'est moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui, vous? Autoriser la plus haute sottise!...

JULIE.

Le reste va bien plus augmenter ta surprise.

FINETTE.

Quoi?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter son nom,
En achetant sous main la terre de Cleon.
Cette terre est à moi; car je l'ai bien payée;
Mais Cleon n'en sçait rien

FINETTE.

Je suis extasiée.
Qui vous avoit fourni tant de deniers comptans?

JULIE *en riant.*

C'est le vendeur.

FINETTE.

Cleon?

JULIE.

Oui; par ses dons fréquens.

FINETTE.

Le trait est tout nouveau.

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FI-

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez sa terre!

JULIE.

Pouvois-je mieux, Finette, employer ses effets?
Je te dirai bien plus; mais garde mes secrets:
J'ai déja retiré mon argent en partie:
J'en veux tirer encore; & je ne suis sortie
Que pour donner l'allarme à mon prodigue amant.
Il viendra me chercher; je vais feindre un moment
Que je romps avec lui; tu verras sa foiblesse,
Il va m'offrir.... Il vient. Seconde mon adresse;
Et de l'argent compté pour l'acquisition,
Nous sauverons encore une autre portion.

SCENE II.

CLEON, JULIE, FINETTE.

CLEON.

MAdame, vous avez bien peu de complaisance?
Quoi me laisser ainsi? Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir....

JULIE.

Moi, Cleon? Vous aider
A vous perdre? Chez vous ont vient vous obséder,

On vous pille à mes yeux; & je serai tranquille?
Non, non, j'ai fait sur vous un effort inutile,
Il faut rompre.

CLEON.

Il faut rompre?

FINETTE.

Oui, Monsieur, à l'instant;
Madame parle juste, & j'en ferois autant.

CLEON *à Julie.*

Est-ce donc là le prix d'une amour si parfaite?

FINETTE *à Julie.*

Chansons que tout cela. Vite faisons retraite.

CLEON.

Finette est contre moi?

FINETTE.

Si je suis contre vous?
Comme un tigre.

CLEON.

Et pourquoi?

FINETTE.

Prendra-t-elle un époux
Qui prodigue ses biens? qui les met au pillage?
Ce seroit de quoi faire un fort joli ménage.

CLEON *à Julie.*

Souffrez. . . .

FINETTE *emmenant Julie.*

Point de quartier.

CLEON *arrêtant Julie.*

Je vous promets qu'un jour. . . .

FINETTE *poussant Julie.*

Prometez, promettez; mais adieu, sans retour.

CLEON

CLEON *à Julie.*

Voulez-vous que je meure?

FINETTE *entraînant Julie.*

A vous permis.

CLEON *la retenant.*

Madame...

FINETTE *à Julie qui s'arrête.*

Fuyez. Il vous séduit.

CLEON.

Un moment.

FINETTE *voyant qu'elle regarde Cleon.*

Quelle femme!

JULIE *à Cleon.*

Voulez-vous mériter & mon cœur & ma foi?

CLEON.

Si je le veux?

JULIE.

Eh bien, vivez seul avec moi.
Allons à votre terre. Un séjour si tranquille
Vous dédommagera des plaisirs de la ville,
Si le don de ma main, si mon fidéle amour....

FINETTE.

Votre terre est, dit on, un si charmant séjour!
C'est un château superbe, un parc d'une étenduë
Surprenante; des eaux, & la plus belle vûë!
Bref, c'est une merveille; outre les revenus
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oüi, oüi, si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, & nous allons vous suivre.

JU-

JULIE.

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE.

Vous ne dites mot ?

CLEON *à part.*

Dorante m'a trahi, je suis pris comme un sot.

JULIE *d'un air piqué.*

Vous avez bonne grace à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnoissance.

FINETTE *à Julie.*

Il me vient un soupçon, le dirai-je tout haut

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la Terre a fait le saut,
Et cette maison ci sera bien-tôt venduë ;
Ainsi, mariez-vous, pour coucher dans la ruë.

JULIE *à Cleon.*

Insensé !

CLEON.

Je vois bien que Dorante me perd,
Et le traitre qu'il est vous a tout decouvert,

JULIE.

Oui, cruel, je sçai tout, & je vais à mon pere
Découvrir au plûtôt cet odieux mistére.

CLEON *l'arrêtant.*

Ah ! s'il en est instruit il vous emménera,
Et mon oncle, à coup sûr, me deshéritera.

FI-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0048
DFG

FINETTE *à Cleon.*

Mais comment voulez vous qu'une femme se taise?
Quand je garde un secret j'ai les pieds sur la braise.

JULIE *à Cleon.*

Puis-je me dispenser de lui faire sçavoir? ...

CLEON.

Si vous me décelez, craignez mon déséspoir.

FINETTE *à Cleon.*

Que ferez-vous?

CLEON *mettant la main sur la garde de son epée.*

Je veux me percer à sa vûë.

FINETTE.

Vous? Vous n'en ferez rien.

CLEON.

Que la foudre me tuë,
Si mon bras à l'instant ne termine mon sort.
Je remplirai vos vœux si vous voulez ma mort.

FINETTE *se mettant entre eux deux.*

Doucement. Nous pouvons ajuster cette affaire,
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette Terre avez-vous eu d'argent?

CLEON.

Deux cent mille écus.

FINETTE *à Cleon.*

Bon. Est-ce en argent comptant?

JULIE.

Oüi, j'en suis sûre.

FI-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0049
DFG

FINETTE *à Cleon.*

Oh çà, combien lui donnez-vous
Pour enchaîner sa langue, & calmer son courroux.

CLEON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs, la faute
Mériteroit sans doute une amende plus haute,
C'est marché donné. Mais nous avons le cœur bon.

CLEON.

Je reviens à l'instant.

FINETTE *l'arrêtant.*

Une fille, dit-on,
Se tait mal-aisément. J'ai le malheur de l'être,
Et je crains. . . .

CLEON *en riant.*

Je t'entends.

SCENE III.

JULIE, FINETTE.

(Elles rient dès que Cleon est sorti.)

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JU-

JULIE.

Tu vois bien que Cleon
Ne me soupçonne point de l'acquisition.

FINETTE.

Et vous voyez aussi qu'avec assez d'adresse
Je sçai, quand il le faut, seconder ma maîtresse.

JULIE.

Il est vrai, mais Cleon va te recompenser. . . .

FINETTE.

De l'avoir attrappé. Qu'il sçait bien dépenser
Son argent!

JULIE.

Te le vois.

FINETTE.

Il faut peu de science
Pour en tirer de lui. Ma foi c'est conscience.
Ne vous sentez-vous point quelque secret remord?

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux. Nous voilà donc d'accord
Pour le bien pressurer.

JULIE.

C'est à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi, vive un Amant quand il est aussi dupe.

JULIE.

S'il ne l'est que de moi je plains peu son malheur.

SCE-

SCENE IV.

CLEON, JULIE, FINETTE.

CLEON *présentant des papiers à Julie.*

VOici cent mille frans en billets au porteur.

FINETTE *à Cleon.*

Ils sont bons?

JULIE.

Oüi très-bons, & j'en suis satisfaite.

CLEON *donnant une bourse à Finette.*

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE.

La doze est-elle forte?

CLEON.

Oüi. Cent louis.

FINETTE.

Enfin
J'ai trouvé pour mon mal un sçavant Médecin,
(*en serrant la bourse.*)
Prenons donc son remede. Ah je me sens guérie!
Et vous, Madame?

JULIE.

Eh mais. . . .

CLEON *à Julie.*

Oh ça, sans raillerie.
Sommes nous bons amis?

Ju-

JULIE.

Il le faut bien, Cleon.

CLEON.

Vous ne direz donc rien à Monsieur le Baron?

JULIE.

Soyez tranquille.

CLEON *à Finette.*

Et toi?

FINETTE.

Moi? Je n'ai plus de langue.
Permettez-moi pourtant une courte harangue.
A vous guérir vous-même employez tout votre art.

CLEON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE.

Mais ce sera trop tard,
Si vous ne vous hâtez.

CLEON.

Oh j'ai double ressource.

FINETTE.

Tout le monde s'empresse à vous couper la bourse.

CLEON.

Eh peut on l'épuiser? Je suis seul heritier
De mon oncle.

JULIE.

Il est vrai.

CLEON.

C'est un vieux usurier

Qui ménage pour moi des richesses immenses,
Et sa mort va bientôt relever mes finances.
Au surplus, feu mon pere a mis sur un vaisseau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'est de l'argent sur l'eau ;
La mer est bien perfide.

CLEON.

Oüi ; mais à pleine voile
Mon trésor vient guidé par mon heureuse étoile.

JULIE.

Elle peut se lasser.

CLEON.

Plus de moralité ;
J'achete noblement un peu de liberté ;
Pour m'en laisser joüir, que votre complaisance
Du moins soit de mes dons la douce récompense.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre il faut bien le souffrir.

CLEON *lui prenant la main.*

M'aimez-vous ?

JULIE *tendrement.*

C'est un mal dont je ne puis guérir.

CLEON.

Un mal ! Vous me charmez & me faites outrage.

JULIE *attendrie.*

Adieu ; je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLEON.

Quoi, vous ne rentrez pas ?

JU-

JULIE.

Dans un petit instant.

FINETTE *à Cleon.*

Doublez toujours la doze, & vous serez content.

SCENE V.

CLEON *seul.*

AU fond, je ne sçai plus que penser de Julie;
En combien de façon son esprit se replie!
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur,
Et tantôt ses froideurs m'accablent de douleur.

SCENE VI.

CLEON, LE COMTE.

LE COMTE.

QU'avez-vous?

CLEON.

Je rêvois.

LE COMTE.

A quoi donc?

CLEON.

à Julie.

LE COMTE *en riant.*

Et cela vous excite à la mélancolie?

CLEON.

Je l'avoüe.

LE COMTE.

Et pourquoi?

CLEON.

Je soupçonne, entre nous,
Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous?

CLEON.

Je l'accable de bien, & rien ne la contente.

LE COMTE *après avoir un peu rêvé.*

Ecoutez donc; la chose est assez apparente.
On veut vous ruiner, & puis vous planter là.
L'insulte du Baron me fait croire cela.
Que voulez-vous! Souvent je vous plains, je murmure,
Mais je n'ose parler.

CLEON.

Parlez, je vous conjure.
Je vous croirai peut être, & je romprai tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un si sage projet?

CLEON.

Oui, je me crains moi-même, & connois ma foiblesse,
Je romps toujours mes fers, & j'y rentre sans cesse.

LE

LE COMTE.

Si vous voulez me croire, il eſt un moyen sûr
Pour les rompre à jamais.

CLEON.

Ah, qu'il me ſera dur
De perdre tout le fruit de tant de dons immenſes!
Mais je veux me punir de mes extravagances,
De ma crédulité, de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, & pretez-moi votre aide.

LE COMTE.

Cidaliſe pour vous eſt le plus sûr remede.
Aimez-là

CLEON.

Je m'y ſens vivement diſpoſé.
J'ai voulu lui parler, & ne l'ai pas oſé.

LE COMTE.

Parlez-lui. Cidaliſe eſt d'une humeur charmante,
Très désintéreſſée, & ma proche parente.
Elle ne dépend plus que de ſon vieux tuteur
Dont je puis diſpoſer.

CLEON.

Que n'ai-je ſur mon cœur
Un empire abſolu!

LE COMTE.

Plus il vous tyranniſe,
Moins il faut lui céder. Ah voici Cidaliſe,
Voyez ſi ſon abord eſt ſombre & ſérieux.

CLEON.

Tout me paroit en elle aimable & gracieux.

SCENE VII.

CIDALISE, CLEON, LE COMTE.

CIDALISE.

MEssieurs, la compagnie est complette & nombreuse;
Mais franchement sans vous, je la trouve ennuyeuse;
Et je viens vous chercher. Quel est donc le sujet
Qui vous tient à l'écart?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimere.

LE COMTE.

Pourquoi donc?

CIDALISE.

(*regardant tendrement Cleon.*)
Oh pourquoi! C'est que je désespere
D'être unie à celui que je voudrois avoir.

LE COMTE *bas à Cleon.*

L'entendez-vous?

CLEON *à Cidalise.*

Fort bien. Vos yeux ont tout pouvoir.

Cl.

CIDALISE.

Point du tout. Jugez-en; le seul homme que j'aime
Aime une autre que moi. Mon malheur est extréme
Comme vous le voyez; & je puis vous juger
Que je le pleurerois si je sçavois pleurer.
Mais ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule. (*Elle rit.*)

CLEON.

Ah cessez, Cidalise,
De faire tant d'outrage à vos divins appas.
Vous? Vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas?

CIDALISE *riant encore plus fort.*

Oui.

CLEON.

Quel est donc l'objet de ce joyeux martire?

CIDALISE *prenant un air sérieux.*

Vous êtes l'homme à qui je voudrois moins le dire.

CLEON.

Vous le pourriez. Je suis un confident discret.

CIDALISE *d'un air tendre.*

A quoi vous serviroit de sçavoir mon secret?

CLEON *vivement.*

A vous désabuser; à vous faire connoître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez peut-être.

CIDALISE *en minaudant.*

On pourroit me le dire, & je n'en croirois rien.

CLEON.

Pourquoi?

CIDALISE.

Celui que j'aime est pris dans un lien
Dont il ne peut sortir, je n'en suis que trop sûre.
C'est dommage pourtant. Car au fond, la nature
En nous formant tous deux, forma la même humeur.
Il aime le fracas; je l'aime à la fureur.
Il est gai, complaisant, libéral, magnifique;
Je vous en offre autant. Egal, doux, pacifique;
Ce sont mes qualités. Bien loin que l'avenir
Occupe son esprit, il fait tout son plaisir
De joüir du present sans en craindre la suite;
Morale qui me charme, & régle ma conduite.
Beau joüeur, bon convive, aimant à dépenser,
Et prêtant son argent sans jamais balancer;
Foiblesse d'un bon cœur, d'une ame généreuse
Qui quadre avec la mienne, & me rendroit heureuse.
Enfin, cette homme là me ressemble si bien,
Qu'en faisant son portrait, je crois faire le mien.

LE COMTE.

Oüi, voilà de quoi faire un parfait assemblage.

CIDALISE *en riant.*

L'entreprendriez-vous?

LE COMTE.

C'est à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimére, encore un coup.

LE

LE COMTE *montrant Cleon.*

Voici ma caution.

CIDALISE.

Monsieur vous répondra que l'homme en question
Est si bien engagé qu'il n'ose s'en dédire.

CLEON.

Vous vous trompez. Sur lui vous prenez tant d'empire,
Que pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables loix il viendra se ranger.

CIDALISE *tendrement.*

Il se trompe, & jamais il n'aura ce courage.

CLEON *lui baisant la main.*

Il l'aura, j'en réponds.

CIDALISE.

Eh bien qu'il se dégage,
Et me rapporte un cœur qu'il avoit mal placé,
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLEON.

Vous lui promettez donc? . . .

CIDALISE.

Oh, j'ai dit ce me semble
Tout ce qu'il falloit dire. Ajustez-vous ensemble.
Vous pourrez bien sans moi poursuivre l'entretien;
Vous avez de l'esprit, & vous m'entendez bien.
Sans adieu.

SCENE VIII.

CLEON, LE COMTE.

LE COMTE.

Quel raport, & quelle sympatie!
Cidalise doit être une femme accomplie.
N'est-il pas vrai?

CLEON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez.

LE COMTE.

Qu'exigez-vous de moi?

CLEON.

Que vous me dégagiez.
Allez trouver Julie, & lui faites comprendre
Que d'un nouvel amour je n'ai pû me défendre,
Que comme nos humeurs. . . .

LE COMTE.

Ne me prescrivez rien;
Je sçais ce qu'il faut dire, & je le dirai bien.
En cette occasion usons de politique;
Envoyez à Julie un present magnifique,
Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
Et qu'il vous soit permis de former d'autres nœuds.
Vous sçavez à quel point elle est intereſſée.

CLEON.

CLEON.

C'eſt bien dit.

LE COMTE.

Le hazard ſeconde ma penſée.
(Il tire un écrain.)
Voici les diamans que vous lui deſtiniez.
Le fameux uſurier de qui vous empruntiez
Les avoit pris en gage, & vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, & les lui ferai prendre
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLEON.

Ce projet me paroît aſſez bien concerté.
Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.
Rentrez, je rejoindrai bientôt la compagnie.
Et je vous rendrai comte à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLEON *l'embraſſant.*

Je vous dois mon repos.

SCENE IX.

LE COMTE, JULIE, FINETTE.

JULIE *à Finette.*

OUi, je reviens chez lui, quoi qu'avec répugnance,
Mais il faut lui montrer un peu de complaiſance.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0063
DFG

FINETTE.

Il vous la payera bien.

JULIE *en riant.*

C'est mon intention.

(*Elle apperçoit le Comte & double le pas.*)

LE COMTE *l'arrêtant.*

Madame, où courrez-vous?

JULIE.

On m'a dit que Cleon
M'attendoit.

LE COMTE.

Non, Madame, & même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous, je vous assure.

JULIE *voulant avancer.*

Vous vous moquez, je crois.

LE COMTE *la suivant.*

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE *au Comte.*

Comment? On nous donne congé?

LE COMTE.

Congé très-absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JU-

JULIE *en riant & voulant avancer.*
Oh, n'eſt ce que cela ?

LE COMTE.
Le fait eſt ſérieux,
Et c'eſt un parti pris. Faut-il le prouver mieux,
Je vous apporte ici ce preſent magnifique
(*Il lui montre l'Ecrain.*)
Pour vous en conſoler.

FINETTE *voulant le prendre.*
Donnez.

LE COMTE.
Mais je m'explique.
C'eſt à condition que vous lui permettrez
De ſuivre ſon penchant.

JULIE *d'un air noble & fier.*
Monſieur, vous lui direz
Que mon intention n'eſt point de le contraindre
Sur nos engagemens qu'il ſouhaite d'enfreindre.
Que je l'en rends le Maître, & que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puiſſe le rendre heureux,
Quoique j'oſe en douter ; & qu'au ſurplus j'accepte
Le preſent qu'il me fait.

FINETTE *prenant l'Ecrain.*
Bon cela. Le précepte
Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux ſuivi,
C'eſt qu'il faut toujours prendre.

LE

LE COMTE *à Julie.*

Il sera très ravi
D'un procedé si doux, oserois-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je soupire
C'est que son inconstance & son aveuglement
Vous fassent écoûter un plus fidéle Amant.
Je sçais bien que toujours circonspecte & sévére
Votre vertu vous tient soumise à votre Pere;
Consentez-y, Madame, & je vais lui parler.

JULIE *d'un air froid.*

Vous le pouvez, Monsieur.

LE COMTE.

Mais, sans dissimuler,
Si je puis obtenir que le Baron prononce
En ma faveur....

JULIE.

Pour lors je vous ferai réponse.

LE COMTE.

Cela suffit, Madame, & je n'oublierai rien,
Comptant sur votre aveu, pour obtenir le sien.

SCENE X.

JULIE, FINETTE.

JULIE *en souriant.*

AH s'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse.
Le perfide!

FI,

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouſe
De Cidaliſe?

JULIE *en riant.*

Moi? Non, Finette, à coup sûr.

FINETTE.

Un congé cependant eſt un morceau bien dur.
Au fond j'en ſuis piquée, & j'en rougis de honte.

JULIE.

Moi, j'en ris de bon cœur. C'eſt un des tours
du Comte.

FINETTE.

Mais enfin ſi Cleon. . . .

JULIE.

Dès que je le voudrai
En eſclave à mes pieds, je le rappellerai.
Tel eſt de la vertu l'aſcendant légitime.
L'amour eſt tout puiſſant s'il regne avec l'eſtime.

FINETTE *ouvrant l'Ecrain.*

En tout cas, nous avons de quoi nous ſoutenir.

JULIE.

Allons chercher mon pere. Il faut le prévenir
Sur les offres du Comte, & dicter ſa réponſe,
Qui doit être peſée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oüi, oüi, trompons celui qui trahit ſon ami,
Il faut avec un fourbe être fourbe & demi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *seul.*

QUel éclat! Quel fracas! quelle diable de vie!
Quoi quarante couverts, & la table remplie!
Des vins de tous païs, tant de mets délicats,
Qu'une ville, je croi, ne les mangeroit pas.
Trente musiciens, symphonistes avides,
Qui sont entrés céans la bourse & le corps vuides,
Qui convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont tour à tour s'enyvrer au buffet.
Des galans pleins de vin qui déclarent leurs flâmes;
Par dessus tout cela, le caquet de vingt femmes,
Et Cleon transporté qui ne s'occupe à rien,
Qu'à provoquer les gens à dévorer son bien.

SCENE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

AH te voilà Pasquin? Que fais tu?

PAS-

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon Maître. O cervelle maudite!

FINETTE.

Comment, cela t'afflige?

PASQUIN.

Eh puis je sans douleur
Voir périr tous les biens de ce Dissipateur?
Les trésors de Crésus ne pourroient lui suffire.

FINETTE.

Crois-moi, profitons-en, & n'en faisons que rire.
L'exemple de ce chien que tu citois tantôt
M'a frappée; & je vois que c'est un grand défaut
Que de s'embarrasser des sotises des autres.
Vos affaires vont mal, & nous faisons les nôtres,
C'est ce qui me console.

PASQUIN.

Oh le bon petit cœur!

FINETTE.

Les scrupules avoient suspendu mon ardeur,
Mais je m'en suis guérie.

PASQUIN.

Aussi fait ta Maîtresse,
Qu'elle a bon appétit!

FINETTE.

Elle dévore. Adresse,
Complaisance, rigueurs, ruptures & retours,
Elle met tout en œuvre, & profite toûjours.
Mais le meilleur de tout, c'est que Monsieur le Comte
S'intéresse pour nous très-vivement.

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas.

FINETTE.

Tu sçais bien que Gripon,
Votre honnête Intendant, est un maître fripon.

PASQUIN.

Le fait est clair. Eh bien?

FINETTE.

Le Comte le menace
De le faire danser au milieu d'une place,
Si de son brigandage il ne fait pas raison.
Gripon qui sent son cas digne de pendaison,
Vient de nous apporter par les ordres du Comte
Soixante mille écus, dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par restitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cleon
Par l'appas toûjours sûr d'une modique somme,
A signer que Gripon est un très-honnête homme.
Tel est le marché fait entre le Comte & lui.

PASQUIN.

Quel est le plus fripon de vous tous?

FINETTE.

Aujourd'hui
Pareille question est un peu trop subtile.
On passe sur l'honnête, & l'on songe à l'utile.

PASQUIN.

Ta Maîtresse, à coup sûr, s'occupe du dernier,
Et laisse aux sots le soin de songer au premier.

FINETTE.

Ma Maîtresse prétend que rien n'est plus honnête.
Que sa façon d'agir, & se fait une fête

De ruiner Cleon, afin de lui garder
Ce qu'elle ſauvera.

PASQUIN.

Pour me perſuader
Il me faut des effets. Ils vont bientôt paroître,
Le dénoüment approche

FINETTE.

Il approche?

PASQUIN.

Oui. Mon Maître
Sans s'en appercevoir eſt ruiné tout net.
Il brille, mais ma foi c'eſt en faiſant binet
On va, pour l'achever, joüer un jeu terrible.
Mon Maître taillera. Crois-tu qu'il ſoit poſſible
Qu'il évite ſa perte? Il joüe étourdiment,
Tient tout, & ne voit rien. Tu juges aiſément
Que ſa banque ſe fond en joüant de la ſorte,
Et que ce qu'il y met, tout le monde l'emporte.

FINETTE.

Il faut que ma Maîtreſſe en tire auſſi ſa part,
Car elle ſçait à fond tous les jeux de hazard,
Et ſon bonheur, au moins égale ſon adreſſe.

PASQUIN.

Mais, Cleon m'a-t-on dit, rompt avec ta Maîtreſſe.

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiéte peu.
D'ailleurs, pour ſon argent, chacun ſe met au jeu,
C'eſt la régle.

PASQUIN.

Courage! Achevez le pauvre homme.
Les autres l'ont blessé, ta Maitresse l'assomme.
Encor si son cher oncle avoit la charité
De se laisser mourir! Cleon ressuscité
Reprendroit son éclat; mais, morbleu, le vieux reistre
A déja si souvent attrappé mon cher Maitre.....

FINETTE.

Les loix devroient défendre à ses vieux opulens
Qui ne sont bons à rien, de passer soixante ans.
Mais ces oncles malins sont cloüés à la vie.

PASQUIN.

Le nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie.
Un courrier diligent vient nous en avertir.
Pour aller l'enterrer nous songeons à partir,
Quand un autre courrier qui jusqu'au cœur nous frappe,
Arrive, & nous apprend que le traitre en réchappe,
Malgré deux Médecins qui ne le quittent pas.

FINETTE.

Deux Médecins n'ont pu lui donner le trépas?
Il ne mourra jamais.

PASQUIN.

Je ne suis point tranquille.
On vient de m'avertir qu'il est en cette Ville.
Ah, si ce vieux avare alloit venir céans
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans!
Lui qui mene une vie & misérable & dure,
Il déshériteroit son neveu.

FI-

FINETTE.

Chose sûre.

Tu devrois prévenir....

PASQUIN.

Morbleu tout est perdu.
Voici l'homme lui-même. Il n'est point attendu,
O le malin Vieillard! Il s'est mis dans la tête
De venir nous surprendre, & de troubler la fête.
Que lui dire? Aide-moi.

FINETTE.

J'y ferai de mon mieux.
Il se parle, écoutons.

(*Ils se rangent dans un coin du Théatre.*)

SCENE III.

GERONTE, FINETTE, PASQUIN.

GERONTE *sans les voir.*

OUi, je suis curieux
De voir si mon neveu, comme le dit sa lettre,
S'est si bien réformé; car tenir & promettre
Ce sont deux.

PASQUIN *à part.*

Vraiment oui.

GERONTE.

Si je l'en croi, pourtant,
Il vit comme un Caton. Que je serois content

S'il m'avoit mandé vrai!

PASQUIN *à Finette.*

Bon, voilà notre texte.
Il faut broder dessus; & sous quelque prétexte
Eloigner ce fâcheux.

FINETTE.

Commence, j'appuirai.

GERONTE.

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai,
Et de tous mes grands biens je ferai le partage,
Entre gens qui sçauront en faire un bon usage.

PASQUIN *à Finette.*

Ne te l'ai-je pas dit?

FINETTE.

Le péril est pressant.

PASQUIN.

Abordons le, & prenons l'air tendre & caressant.
(*Pasquin lui embrassant les genoux.*)
Ah, Monsieur, est ce vous?

FINETTE *lui prenant les mains.*

Quel bonheur! quelle joye
De vous revoir!

PASQUIN

Monsieur, il suffit qu'on vous voye
Pour sentir des transports....

GERONTE.

Bonjour. Et mon neveu,
Comment se porte-t-il?

PASQUIN.

Assez bien depuis peu.

GE-

GERONTE.

Depuis peu! Comment donc? A-t-il été malade?

PASQUIN.

Oui. L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade!
Cependant, c'est le seul auquel il s'est reduit.
La lecture à present l'occupe jour & nuit.

GERONTE.

Tout de bon? La nouvelle est pour moi bien charmante
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé;
Mais sa santé revient.

GERONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Helas! il n'avoit garde.

GERONTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Vous affliger? Voulez-vous qu'il hazarde
Une santé, l'objet de son attention?
Car il se sent pour vous une inclination!
Un amour! un respect! ... Demandez à Finette.

FINETTE.

Tenez, Monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite,
Son amitié pour vous s'est augmentée encor.
Ma foi c'est un neveu qui vaut son pesant d'or.
Demandez à Pasquin.

GERONTE.

Vous me comblez de joye.
Enfin le voilà sage, & dans la bonne voye.

FINETTE.

On n'y peut être mieux. C'est une gravité,
C'est une modestie, une docilité,
Une discretion! ...

GERONTE.

Fort bien, ma douce amie,
Mais vous ne parlez point de son œconomie,
C'est le point capital.

FINETTE.

Bon! il est trop mesquin,
Trop dur.

GERONTE.

Me dis-tu vrai?

FINETTE.

Demandez à Pasquin.

PASQUIN.

Son ménage à present va jusqu'à l'avarice.

GERONTE.

O le brave garçon! On dit que c'est un vice.

FINETTE.

Fi donc.

GERONTE.

Mais, à mon sens, le plaisir d'amasser
Surpasse infiniment celui de dépenser.

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GERONTE.

Mais, c'est donc un autre homme?

PAS-

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Sçavez-vous qu'à present on le nomme
Le petit Arpagon.

GERONTE.

Vous me flattez.

FINETTE.

Qui nous?
Je vous jure qu'il est aussi ladre que vous,
C'est tout dire.

PASQUIN.

Oui ma foi.

GERONTE *tirant son mouchoir.*

Sur mon honneur, je pleure
De surprise & de joye. Il faut que tout à l'heure
Je l'embrasse.

PASQUIN *l'arrêtant.*

Ah, Monsieur, n'entrez pas.

GERONTE.

Et pourquoi?

PASQUIN *embarrassé.*

Demandez à Finette; elle sçait mieux que moi...

FINETTE.

Monsieur... c'est qu'il s'est fait... une étrange habitude...
Pendant toutes les nuits... il s'applique à l'étude,
Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a dîné.

GERONTE.

Parbleu plus vous parlez, plus je suis étonné;
Un pareil changement ne sçauroit se comprendre

Mon neveu qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssoit l'étude à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire!

PASQUIN.

Il est plus surprenant
De l'avoir vû prodigue, & de le voir avare.

FINETTE.

L'homme est un animal si changeant! si bizare!

GERONTE.

Mais, l'éveiller pour moi n'est pas un grand malheur.
Je veux le voir; entrons.

FINETTE *le retenant.*

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre son somme?

GERONTE.

Oui.

PASQUIN *le retenant à son tour.*

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un reveil en sursaut...

GERONTE *se debarrassant.*

Tarare.

FINETTE *le ratrapant.*

La surprise
Peut le rendre malade; attendez à ce soir.

GERONTE.

Non; ma joye est trop grande, & je prétends le voir.

PAS-

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins souffrez que je l'éveille.

GERONTE.

Eh bien, va l'avertir que je l'attends ici.

SCENE IV.

GERONTE, FINETTE.

GERONTE.

MAis j'entends un grand bruit! Que veut dire ceci?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
Il fait venir ici pour des expériences,
Grand nombre de Sçavans, esprits vifs, pointilleux,
Gens qui sur un fêtu pendant une heure ou deux,
En dissertations fiérement se répandent,
Et font un si grand bruit, que les voisins l'entendent.

GERONTE.

Des Sçavans!

FINETTE.

Ici près le cercle est assemblé.

GE-

GERONTE.

Le sommeil de Cleon doit en être troublé.

FINETTE.

Oh point. Car pour se mettre à l'abri du tapage
Il monte prudemment jusqu'au troisiéme étage ;
Il s'endort, il s'éveille, il descend ; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait son profit.
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie.

GERONTE.

Mais à propos, quand donc est-ce qu'il se marie?
Julie est un parti qui lui convient très-fort ;
S'il ne l'épousoit pas il auroit très grand tort.
Je veux tout au plûtôt faire ce mariage,
Et c'est là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu,

FINETTE.

C'est bien dit, & cela se peut faire dans peu,
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GERONTE.

D'ailleurs, puisque Cleon est devenu si sage,
Je ne vois plus d'obstacle à cet engagement.

SCENE V.

GERONTE, CLEON, PASQUIN, FINETTE.

CLEON *accourant les bras ouverts.*

JE revoi mon cher oncle ! Ah quel ravissement!

GE-

GERONTE.

Venez, embrassez-moi; ce que j'apprends me charme,
Grace au Ciel me voilà hors de crainte & d'allarme.
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit,
Quel heureux changement!

CLEON *d'un air sérieux.*

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos lettres prudentes.

PASQUIN.

Oh oüi.

CLEON.

Des jeunes gens les passions atdentes
Les entraînent souvent dans des égaremens;
Mais pour les bons esprits il est de bons momens.
Après beaucoup d'efforts j'ai reformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire est toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, & j'y veux demeurer.

FINETTE *à Geronte.*

Vous voyez.

PASQUIN *à Geronte.*

Comme vous cela me fait pleurer.
N'êtes-vous pas touché d'une telle reforme?

GERONTE *à Cleon.*

Oüi; mais pendant la nuit la santé veut qu'on dorme.
On s'échauffe à veiller.

CLEON.

Oh je ne veille plus.

GE-

GERONTE.

On m'assure pourtant . .

CLEON.

C'est un mensonge.

PASQUIN.

Abus,
De prétendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLEON.

De quoi?

PASQUIN *lui faisant des signes.*

De donner à l'étude
Toutes les nuits, au lieu de les passer au lit.
Monsieur sçait votre train, & nous avons tout dit.

CLEON *à Geronte.*

Il faut vous l'avoüer, jour & nuit j'étudie.

GERONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie.

CLEON *surpris.*

Je ne suis point malade, & ne l'ai point été.

FINETTE.

Quoi? Les veilles n'ont pas troublé votre santé?
Vous n'avez pas senti de certaines atteintes?...

PASQUIN.

Eh que diable, Monsieur, mettons bas toutes feintes.
Oserez-vous nier que l'application? ...

CLEON *embarrassé.*

Il est vrai, j'ai senti... quelque altération. ...

Par

Par l'excès du travail; & n'osois vous le dire
De peur de vous fâcher, mais....

PASQUIN.

Moi, pour un empire
(*à Geronte.*)
Je ne mentirois pas. Avec tous ses efforts,
Mon maître se ruine & l'esprit & le corps.

GERONTE *en colere.*

Je ne veux point cela.

CLEON.

Mon oncle, la science
A des attraits si vifs.

GERONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un Docteur est souvent un grand sot.
L'étude appesantit, & n'est point votre lot.
On peut par ci, par là, vaquer à la lecture,
Mais c'est folie à vous deforcer la nature.
A gouverner vos biens soyez très-diligent,
Mangez peu, dormez bien, & comptez votre argent,
Quand vous vous ennuyez.

CLEON.

J'en fais tous mes délices.

GERONTE.

Plus on aime l'argent, & moins on a de vices;
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur,
Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore, ou refuse ou chancelle,
L'argent est un ami toujours prompt & fidele.

Le

Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu'on sçait que l'on peut remplir tout ses
desirs,
Qu'on en a les moyens, notre ame est satisfaite.
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
Et cela me suffit. J'admire un beau château,
Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau,
Me dis-je. J'apperçois une femme charmante,
Je l'aurai si je veux, & cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus spécieux,
Mon coffre le renferme, & je l'ai sous mes yeux,
Sous ma main ; & par là, l'avarice qu'on blâme,
Est le plaisir des sens, & le charme de l'ame.

CLEON.

Que c'est bien dit, mon oncle! Aussi mon plus
grand soin
Est de thésauriser.

PASQUIN.

J'en suis un bon témoin.
C'est un charme de voir comme mon maitre
amasse.

CLEON.

J'ai beaucoup dépensé, mais à la fin tout lasse ;
Je n'ai plus de plaisir qu'à compter de l'argent.

FINETTE.

Et qu'à le dépenser... comme un homme pru-
dent.

GERONTE.

Fort bien.

CLEON.

Je ne veux plus manger mon bled en herbe.

GE-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0084
DFG

GERONTE.

Vous portez là pourtant un habit bien superbe!

CLEON.

J'acheve de l'user, au lieu de le donner.

GERONTE.

Bon. Quand il sera vieux faites-le retourner,
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLEON *lui faisant la réverence.*

Je n'y manquerai pas.

GERONTE.

Le faste. . .

CLEON.

Je l'abhorre.

GERONTE.

Est toujours ruineux.

CLEON.

Sans doute.

GERONTE.

Voyez-moi,
Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
Et je veux le porter encor plus de dix autres.

PASQUIN *à part.*

Dieu nous en garde!

GERONTE.

Quoi?

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, & qu'il faut nous garder
Désormais de ce luxe. Ah qu'on va brocarder
Sur notre œconomie!

FINETTE.

Et qu'importe qu'on raille?
Accumulez toujours.

GERONTE.

C'est bien dit. La canaille
Quand je passe, m'insulte & me siffle souvent.
J'entre, j'ouvre mon coffre, & puis mon cher argent
Me console. J'en ai de quoi remplir deux pipes:
Outre cet argent là, mes meubles & mes nippes;
J'ai de revenu clair trois cens bons mille francs,
Et n'en dépense pas trois mille tous les ans.
Aussi mon tas s'accroit! il se renfle!

PASQUIN.

Le nôtre
Ne se renfle pas tant; mais nous visons au vôtre,
Et nous y parviendrons.

FINETTE.

Dans peu je vous réponds
Que votre cher neveu sera si bien en fonds,
Qu'il ne comptera plus.

CLEON *à Geronte.*

Oui, toute mon envie
Est d'atteindre à vos biens.

GERONTE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir qu'il tienne enfin de son pere & de moi!
Continuez, mon cher, vous irez loin.

PASQUIN.

Ma foi,
C'est très-bien dit.

GE-

GERONTE.

D'honneur à la fin je me pique,
Et je m'en vais vous faire un preſent magnifique
Pour vous récompenſer de tout ce que j'ap-
prends.
(*Il tire une petite bourſe de cuir.*)
Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cens francs
Que je vous donne.

CLEON.

A moi?

GERONTE.

Faites-en bon uſage,
Je ſerai liberal tant que vous ſerez ſage.

CLEON *en ſoûriant.*

Vos libéralités ſont touchantes.

PASQUIN *bas à Cleon.*

Prenez.

CLEON *bas à Paſquin en lui donnant la bourſe.*

Tiens Paſquin.

PASQUIN *bas à Cleon.*

Grand-merci.

GERONTE *à Cleon.*

Comment? Vous lui donnez
Mon argent?

PASQUIN.

Oui, Monſieur; mais c'eſt pour ſa dépenſe:
Comme c'eſt en moi ſeul qu'il met ſa confiance,
Il me charge du ſoin d'acheter, de payer.

GERONTE.

Mais n'es-tu point fripon? Songe à bien employer
Cette ſomme. Après tout elle eſt conſidérable.

PASQUIN.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
Pendant plus d'un grand mois.

GERONTE *embrassant Cleon.*

Ah je suis enchanté!

SCENE VI.

CLEON, LE BARON, GERONTE, PASQUIN, FINETTE.

GERONTE *allant au devant du Baron.*

MOn ami, prennez part à ma félicité;
Souffrez qu'entre vos bras mon transport se déploye.

LE BARON *l'embrassant.*

Bonjour, mon cœur Geronte.

PASQUIN *à Finette.*

Ah, voici rabat-joye!
Avec ses vérités il s'en va tout gâter.
Comment le prévenir?

FINETTE.

Je m'en vais le tenter
(*au Baron bas.*)
Monsieur, un petit mot.

LE BARON.

(*à Finette.*) (*à Geronte.*)
Paix. Sçachons donc, je vous prie,
D'où naissent vos transports?

GE-

GERONTE.

Mon ame eſt attendrie
De voir que mon neveu....

LE BARON.

La mienne l'eſt auſſi,
Et je compatis fort aux chagrins....

GERONTE.

Dieu merci,
Je n'ai plus de ſujet d'en avoir.

LE BARON.

Moi, je penſe
Que ſi jamais....

FINETTE *bas au Baron.*

Monſieur, un moment d'audience.
Nous avons....

LE BARON *la repouſſant.*
(*à Geronte.*)

Ote-toi. Je....

PASQUIM *tirant le Baron.*

Deux mots à l'écart.

LE BARON *fort haut.*

Eh? Plaît-il?

PASQUIN *bas.*

Ecoutez.

LE BARON *à part.*

Que me veut ce pendard?

PASQUIN *bas au Baron.*

Monſieur. c'eſt que....

LE BARON *le pouſſant rudement*

Tais-toi,

PASQUIN *à part.*

Que la peste te créve!

(*à Cleon bas.*)

Aidez-nous. Il s'agit d'empêcher qu'il n'acheve,
Ou vous êtes perdu.

LE BARON *à Geronte.*

Je suis très-étonné
De vous voir si joyeux.

CLEON *au Baron.*

Il m'a tout pardonné,
Monsieur, laissons cela.

LE BARON *à Geronte.*

Vous êtes bien facile!
Ah si vous m'en croyez!....

CLEON *au Baron.*

Vous venez de la ville,
Que dit-on de nouveau?

LE BARON.

Ce qu'on dit? Ah vraiment
On parle assez de vous.

GERONTE *au Baron.*

C'est sur son changement.

CLEON *à Geronte.*

Sans doute.

GERONTE *au Baron.*

Tout le monde est bien surpris, je pense?

LE BARON.

En doutez-vous? Chacun fronde sur sa dépense.

PASQUIN *à Geronte.*

Qu'il vient de retrancher. Rien n'est plus étonnant.

LE

LE BARON *à Cleon.*

Vous l'avez retranchée ?

CLEON *au Baron.*

Ah, Monsieur, maintenant
Je suis bien revenu de mes erreurs passées,
Et mes dépenses sont tellement compassées !
Je suis si réformé !...

LE BARON.

Me prend-on pour un fou,
Quand on me parle ainsi ? Vous réformé ? Par où?
Depuis quand ?

CLEON *faisant des signes au Baron.*

Il suffit que mon oncle le croïe ;
Et vous avez grand tort d'interrompre sa joye.
Enfin, il est content, très-content.

LE BARON.

En effet,
Le bon homme a tout lieu d'être très satisfait.

GERONTE.

Aussi suis-je, & ma joye égale ma surprise.

LE BARON.

Allez, vous radotez, s'il faut que je le dise.
Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans ?

GERONTE.

Oui. Mon neveu chez lui rassemble des Sçavans
Qui disputant entr'eux....

LE BARON.

Des Sçavans ! La cervelle
Vous tourne assûrément. Vous me la donnez belle
Avec vos Sçavans !

GERONTE.

Mais....

LE BARON *à Geronte.*

Suivez moi, vous verrez
Des Docteurs, avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie.

CLEON *bas à Geronte.*

Mon oncle, vous voyez jusqu'ou va sa folie.

GERONTE *bas á Cleon.*

Il me fait grand pitié!

LE BARON *en riant.*

Parbleu vous en tenez
Avec vos Sçavans. Ah!

GERONTE *d'un ton piqué.*

Pourquoi me rire au néz?

PASQUIN *bas à Geronte.*

Eh ne l'irritez point, il est dans son délire.
Souvent dans ses accès il se pâme de rire.

LE BARON *riant à gorge déployée.*

Des Sçavans! Le bon tour que l'on vous joüe ici!
Des Sçavans!

(*Il rit encore plus fort.*)

GERONTE *à Cleon.*

Sur mon ame il me fait rire aussi.
Oui, Baron, des Sçavans.

(*Il rit de tout son cœur.*)

LE BARON *riant de plus en plus.*

La scene est excellente.

GERONTE *riant comme lui.*

Par ma foi, notre ami, vous la rendez plaisante.

Les

(Les deux Vieillards rient demesurément en se mbquant l'un de l'autre.

PASQUIN *bas à Claudine.*

Ils vont crever tous deux.

CLEON *bas à Pasquin.*

Plût à Dieu! Mais du moins
Tâche à m'en délivrer.

LE BARON *reprenant son air sérieux.*

Oh ça c'est assés ri. Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre neveu vous prend pour une buse.
Pour finir la dispute entrons- Bientôt, ma foi,
Vous verrez qui radote ou de vous ou de moi.

SCENE VII.

CLEON, LE BARON, GERONTE, LE MARQUIS, FINETTE, PASQUIN.

LE MARQUIS.

Eh! Cleon.

CLEON *à part.*

Le bourreau!

PASQUN *à Finette.*

Le Marquis! Comment faire?

LE BARON.

Ah, c'est Monsieur mon fils!

LE MARQUIS.

Bonjour, Monsieur mon Pere.
(*à Cleon.*)
Comment vous portez-vous? Que fais-tu donc ici
Avec ces bonnes-gens?

CLEON.

Eh, tu me perds.

LE BARON *à Geronte.*

Voici
Un des Sçavans....

GERONTE.

O Ciel!

LE BARON.

Que céans on rassemble.

LE MARQUIS.

Nous sommmes là-dedans plus de quarante ensemble.

GERONTE.

Plus de quarante!

LE MARQUIS *lui frapant sur l'épaule.*

Oui. Bonjour, vieux roquentin,
Vous me voyez bien rond. Quand on a de bon vin
On boit à ses amours, cela grimpe à la tête,
Et le cœur s'attendrit. Mon cher Cleon, ta fête
Te coûtera bon; mais elle te fait honneur.

LE BARON *à Geronte.*

Faites la révérence à Monsieur le Docteur.

GERONTE *à Cleon.*

Ah ah, c'est donc ainsi qu'on me berne!

CLEON *à part.*

J'enrage.

LE MARQUIS *à Geronte.*

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GERONTE *à Pasquin.*

Eh bien, maître fripon.

PAS.

PASQUIN *s'esquivant.*

Très-humble serviteur.
Je m'en vais prendre aussi le bonnet de Docteur.

GERONTE *à Finette.*

Le scélérat! Et toi, Madame l'impudente,
Peux-tu?...

FINETTE *lui faisant la révérence.*

Mon cher Monsieur, je suis votre servante.
Si vous avez du goût pour Messieurs le Sçavans,
Comptez que jour & nuit on les trouve céans.

GERONTE *la poursuivant.*

Tu me railles encor!

SCENE VIII.

CLEON, GERONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *arrêtant Geronte.*

Respectez le beau sexe,
Et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n'avez plus l'appétit sensitif,
Le sexe à vos fureurs n'est pas un correctif;
Mais moi qui le révere & qui le trouve aimable...
Allons, point de chagrin, venez vous mettre à table;
Vous verrez un festin aussi-bien entendu....

GE-

GERONTE.

Si j'en goûte un morceau je veux-être pendu.

LE MARQUIS.

Je veux vous enyvrer.

GERONTE.

Qui moi?

LE MARQUIS.

Vous. Et j'espere
Choquer aussi le verre avec Monsieur mon pere.

SCENE IX.

CLEON, GERONTE, LE BARON, LE MARQUIS, LE COMTE, FLORIMON, CARTON, CIDALISE, ARAMINTE, BELLISE, ARSINOE & plusieurs autres Convives.

FLORIMON *à Cleon.*

COmment donc? T'éclipser au milieu d'un repas?

LE COMTE *à Cleon.*

Nousvenons vous chercher.

GERONTE.

Ah bon Dieu, quel fracas!

LE BARON *à Geronte.*

Le cercle est assez beau.

ARAMINTE *à Cleon.*

J'étois impatiente
De voir où vous étiez.

CI-

CIDALISE *à Cleon.*

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas?

ARSINOE *à Cleon.*

On se plaint fort de vous.
Qui peut donc si long-tems vous séparer de nous?

BELISE.

Vous nous donnez, Cleon, un festin magnifique.
Et vous nous plantez-là? Ce procédé me pique.

CARTON *à Cleon.*

Tu nous fais trop languir; il faut nous mettre au jeu,
Le tems est précieux.

GERONTE.

Courage, mon neveu,
La réforme est complette & très-édifiante.

FLORIMON *au Marquis.*

Quel est-cet homme-là?

LE MARQUIS *prenant la main de Geronte.*

Messieurs, je vous présente
La fleur de la contrée. Un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, & qui fait de son mieux
Pour soûtenir Cleon dans sa magnificence.

CIDALISE *& toutes les Dames le saluent.*

Il veut bien recevoir notre humble révérence.

LE COMTE *embrassant Geronte.*

Monsieur, en vérité, j'avois un grand désir
De faire connoissance avec vous.

FLO-

FLORIMON *l'embrassant.*

Quel plaisir
De l'embrasser!

CARTON *faisant de même.*

Monsieur veut bien me le permettre.

LE MARQUIS.

Parbleu j'aurai mon tour; & j'ose me promettre
Que Monsieur sentira dans cet embrassement,
L'excés de l'amitié....

GERONTE.

Doucement, doucement!

LE MARQUIS.

Allons, à toi, Cleon; une tendre acollade.

CLEON *embrassant Geronte avec transport.*

Mon oncle, mon cher oncle.

GERONTE *s'essuyant.*

Ah! j'en serai malade.
Retire-toi, bourreau. Tu me fais outrager,
Mais avant qu'il soit peu je sçaurai m'en venger.

CLEON.

Quoi? Lorsque mes amis s'empressent à vous plaire?...

GERONTE.

Dissipe, mange, boi, ce n'est plus mon affaire.
Je t'abandonne.

LE COMTE *à Geronte.*

Au fond de quoi vous plaignez-vous?

GERONTE.

Dequoi je me plains?

LE COMTE.

Oui.

GE-

GERONTE.

J'ai tort d'être en courroux....

LE COMTE.

Vous ménagez pour lui. Votre sage vieillesse
Réparera bientôt des fautes de jeunesse.

GERONTE *effrayé.*

Bientôt !

LE MARQUIS.

Assurément. A parler de bon sens,
C'est une honte à vous de vivre si long-tems,
Et d'un pauvre héritier lasser la patience.

LE BARON *au Marquis.*

Insolent. Tout au moins respectez ma présence.

LE MARQUIS.

On cherche à quereller ? Je n'aime point le bruit;
Je m'en retourne à table, & qui m'aime me suit.

CLEON *il sort.*

Je suis mortifié, mon oncle....

GERONTE.

Point d'excuse,
Je n'écoute plus rien. On m'insulte, on m'abuse,
On m'outre; c'en est fait, je ne te connois plus.

CARTON *à Cleon.*

Puisque pour l'appaiser tes soins sont superflus,
Compte sur des amis de qui la bourse ouverte
Sera prête au besoin à réparer ta perte.

ARAMINTE.

Sans doute.

BELISE.

J'en répond.

ARSINOE.

Je m'en ferois honneur.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0099
DFG

CIDALISE.

J'en ferois mon plaisir.

FLORIMON.

Sois sûr d'un serviteur,
Pénétré de tendresse & de reconnoissance.
Va, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE.

Il m'offense
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui.

CLEON *à Geronte.*

Vous entendez?

GERONTE.

Fort-bien.

LE BARON.

On vous flatte aujourd'hui,
Et jusques au besoin on vous promet merveilles:
Mais s'il vient, parlez-leur, ils n'auront plus oreilles.

CIDALISE

Messieurs, m'en croirez-vous? Rejoignons le Marquis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.

CLEON *à Geronte.*

Mon oncle, sans rancune & sans cérémonie
Voulez-vous prendre place avec la compagnie?

GERONTE.

Va trouver ta cohuë, & me laisse en repos.

CLEON *lui faisant la révérence.*

Je me retire donc sans un plus long propos.

SCE-

SCENE X.

GERONTE, LE BARON, JULIE qui entre & qui écoute.

GERONTE.

ALlons, passons chez vous. Qu'on appelle un Notaire.

LE BARON.

Un Notaire?

GERONTE.

A l'instant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GERONTE.

Je vais déshériter mon indigne neveu.

LE BARON.

Un si cruel dessein n'aura point mon aveu.

JULIE *avançant avec précipitation.*

Ah qu'entens-je, Monsieur! Vous sera-t il possible
D'avoir tant de rigueur?

GERONTE.

Il est incorrigible;
Je suis inexorable, & je veux le punir.

JULIE *se jettant à ses pieds.*

Je demande sa grace, & je dois l'obtenir.
Excusez les transports de sa folle jeunesse;
Ayez pitié de moi qui l'aime avec tendresse.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0101
DFG

GERONTE.

Je sçais que vous l'aimez: mais ce Dissipateur
Ne doit point de mes biens devenir posſesſeur.
Pour vous en assûrer la jouiſſance entiere,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritiere.

JULIE.

Qui moi, Monſieur?

GERONTE.

Oui vous. Je veux que dés ce ſoir
Le ſort de mon neveu ſoit en votre pouvoir.
Dés long-tems je connois votre prudence inſigne.
Vous le rendrez heureux s'il s'en rend moins indigne,
Sinon, à ſon malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes ſoins ſeule vous joüirez.
Vous êtes aprés luy ma plus proche parente,
De plus vous étes Sage, econome, prudente;
C'eſt un double motif pour vous laiſſer mon bien.

JULIE.

Songez....

GERONTE.

Vous aurez tout; & l'Ingrat n'aura rien.
Allons, mon cher Baron terminer cette affaire.
Du deſſein que j'ai pris rien ne peut me diſtraire,
J'aſſûre à la vertu ſa retribution,
Et me vange en faiſant une bonne action.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, JULIE, LE BARON.

GERONTE *à Julie.*

En vertu de mon seing, & du seing du Notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le Ciel me punisse & m'abîme à l'instant ;
Si dans mes volontés je ne suis pas constant,
Et si du testament je revoque une ligne.

JULIE.

Je sçais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monsieur, & je vous jure aussi de mon côté....

GERONTE.

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous possédiez mes biens, sans que rien vous engage
Envers qui que ce soit, au plus petit partage ;
Et que mon neveu même apprenne le premier,
Qu'il ne doit plus compter d'etre mon héritier.

LE BARON *à Geronte.*

Vous avez très-grand tort. S'il n'a plus rien à craindre,
Dans ses égaremens qui pourra le contraindre ?

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0103
DFG

Vous étiez le seul frein qui le retint un peu;
Otez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu.

JULIE.

Tant mieux pour lui.

LE BARON.

Tant mieux?

JULIE.

Oui. Car pour moi j'opine
Que pour se corriger il faut qu'il se ruine.
Alors ses faux amis, ses lâches séducteurs
Le laisseront en proye aux remords, aux douleurs,
Il ouvrira les yeux, il connoîtra les hommes,
Et s'étant convaincu que le siécle où nous sommes
N'est que corruption, intérêt, fausseté,
Lui-même il blâmera sa prodigalité.
On redoute l'écueil quand on a fait naufrage,
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

GERONTE.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher.

JULIE.

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher.
Il est presque abimé; j'en suis trop avertie,
Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GERONTE.

La meilleure partie?

JULIE.

Oui, sa Terre est à moi;
Ses bijoux, son argent, j'ai presque tout.

GE-

GERONTE.

Ma foi
J'en ſuis charmé, ravi.

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque;
Et je la conduirai dans le port.

GERONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente & qui ſe donne au bien,
Vaut cent fois mieux qu'un homme.

LE BARON.

Oui.

GERONTE.

Mais par quel moyen
Avez-vous pû?...

JULIE.

Tantôt vous ſçaurez notre hiſtoire,
Elle vous ſurprendra; mais voulez-vous me croire?
En cachant à Cleon qu'il eſt déshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté,
Et laiſſez-lui penſer qu'un excès de tendreſſe
Calme votre courroux, excuſe ſa jeuneſſe,
Et daigne ſe prêter à ſes égaremens.
Vous donnerez matiere à des évenemens
Qui précipiteront ſes regrets & ſa perte,
Et qui rendront bientôt cette maiſon déſerte.

GERONTE.

Volontiers; à mon tour je m'en vais le berner.
Et c'eſt un vrai plaiſir que je veux me donner.

LE BARON.

Je vous seconderai quoique mal propre à feindre ;
Mais il est des momens où l'on doit se contraindre,
Et je sens comme vous que Julie a raison.

SCENE II.

CLEON, JULIE, GERONTE, LE BARON.

CLEON *entrant avec précipitation.*

JE veux voir si mon oncle.... Encor dans ma maison
Le Baron & Julie!... Ah que je vais entendre
De beaux sermons! Je suis en train de me défendre,
Et de leur dire à tous leur fait en quatre mots.

GERONTE *d'un ton doux.*

Approchez, mon neveu.

CLEON *d'un ton fier.*

Point d'ennuyeux propos
J'ai du sens, de l'esprit, & je sçais me conduire.

GERONTE.

Sans doute.

CLEON.

A me gêner rien ne peut me réduire.
J'ai-

J'aime ma liberté plus que mon intérêt,
Et mon unique loi, c'eſt tout ce qui me plaît.

LE BARON.

Ah! c'eſt parler cela.

JULIE *à Cleon.*

Qui ſonge à vous contraindre?

CLEON.

Qui? Vous trois; & j'étois aſſez ſot pour vous craindre.
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi;
Mais contre ma foibleſſe on m'a bien affermi.

GERONTE.

Vertubleu, mon neveu, comme vous êtes brave!

CLEON.

Oui; je leve le maſque, & ceſſe d'être eſclave.

LE BARON.

Il prend le mord aux dents.

CLEON.

Vous aurez beau peſter,
Je veux voir mes amis, jour & nuit les traiter,
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépenſe,
Et me rendre fameux par ma magnificence.
Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Duſſent tous les cenſeurs en crever de dépit.
Vous m'entendez, Meſſieurs.

GERONTE.

Ah fort-bien.

LE BARON.

Il s'explique
En termes éloquens, &....

CLEON.

Plus de politique,
C'est un art dont jamais je ne me piquérai.
(*à Geronte.*)
J'en ai fait avec vous un malheureux essai;
Pour y bien réussir j'ai le cœur trop sincere.
(*regardant Julie.*)
Il faut être né faux pour aimer le mistere,
Pour aller à ses fins sous un masque trompeur.
La finesse est toujours l'effet d'un mauvais cœur;
Vous m'entendez, Madame?

JULIE *en souriant.*

Oui, j'entends à merveille.

GERONTE.

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille,
Je serois un grand fou de me régler sur vous.

CLEON.

En demeurez d'accord. Car, mon oncle, entre nous,
Il n'est point de défaut plus bas que l'avarice.
Il suffit de paroitre entiché de ce vice,
Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens, que pour s'en faire honneur?
Le faste nous tient lieu d'une haute noblesse,
Les plus fiers, les plus grands adorent la richesse,
Quiconque en fait usage avec eux va de pair,
Et pour paroitre grand, il faut prendre un grand air.
Ainsi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon oncle, savourez ma prudente morale,

Et

Et ſans me fatiguer d'inutiles raiſons,
Prenez-moi pour modelle, & ſuivez mes leçons.

GERONTE *en riant.*

Il n'eſt pas fort aiſé de les ſuivre à mon age.

CLEON.

On n'eſt jamais trop vieux pour devenir plus ſage.

GERONTE.

Il parle comme un livre, & raiſonne ſi bien,
Que j'ai honte d'avoir amaſſé tant de bien.

CLEON.

C'eſt un péſant fardeau dont je veux vous défaire.

GERONTE.

Non; je vous en diſpenſe, & j'en fais mon affaire.
Puiſqu'à ſe ruiner on ſe fait tant d'honneur,
Corbleu, j'y vais auſſi travailler de bon cœur.

CLEON.

Ah vous me plaiſantez!

GERONTE.

Non, mon cher, je vous jure.
En vous croyant un fou je vous faiſois injure,
Et c'eſt moi qui l'étois.

LE BARON.

Il en faut convenir,
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLEON.

Parlez-vous tout de bon, ou ſi c'eſt raillerie?

LE BARON.

Tout de bon.

GERONTE *à Cleon.*

Agissez sans façon, je vous prie.
De tout votre fracas bien loin d'être allarmé,
Plus vous prodiguerez, plus je serai charmé,
Vous ne pouvez jamais épuiser la fortune.
Embrassez-moi, mon cher, & vivons sans rancune.

(*Ils s'embrassent.*)

Adieu, mon doux neveu, tenez-vous en gayté,
Coupez, taillez, rognez en pleine liberté;
Comptez toujours sur moi, comme vous devez faire,
Et que votre plaisir soit votre unique affaire.

CLEON.

Quoi, sérieusement, vous n'êtes plus fâché?

GERONTE.

Plus du tout; vos discours m'ont vivement touché.
Je vois votre sagesse, & mon extravagance,
Et veux vous surpasser par la magnificence;
J'étois un idiot, un buffle, un animal.
Dès demain je régale & je donne le bal.

LE BARON.

Et j'y danserai.

JULIE.

Moi j'en veux être la Reine.

GERONTE.

C'est comme je l'entends. Ma présence le gêne,
Laissons-le à ses amis. Touchez là, mon neveu,
Et sans cérémonie allez vous mettre au jeu,
La compagnie attend. Joüissez de la vie,
Et bravez comme moi la censure & l'envie.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0110
DFG

SCENE III.

CLEON, JULIE.

CLEON.

PAr un ton si nouveau je suis déconcerté.

JULIE.

Eh quoi, vous fâchez-vous de votre liberté?

CLEON.

Cette liberté là me paroit bien suspecte.

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte.

CLEON.

Etes-vous de concert pour vous moquer de moi?

JULIE.

Non, Cleon, je vous parle ici de bonne foi,
Votre oncle vous blâmoit, il reconnoit sa faute,
Vous aviez un tiran, & c'est moi qui vous l'ôte.
J'ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans courroux,
Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts,
Je l'en ai tant prié, qu'à la fin il m'a crûë.
Moi même, qui sur vous voulois être absoluë,
Je suivrai son exemple, & mon cœur désormais,
Veut se montrer par là sensible à vos bienfaits.

Je

Je vous ai rébuté par mon humeur austere;
Quand vous vous en vengez c'est à moi de me taire;
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recevrez nul reproche de moi.

CLEON *embarassé.*

Cet excès de bonté....

JULIE.

L'inconstance est permise
Lorsquelle est bien fondée. Après tout, Cidalise
Vous convient mieux que moi, je le dois avoüer,
Et d'un choix si prudent chacun va vous loüer.
Voulez-vous vous lier? Cherchez qui vous ressemble,
C'est l'unique moyen de vivre deux ensemble,
Et de... Vous rougissez! Je ne dis pourtant rien
Qui vous doive offenser.

CLEON.

Non Mais je sens fort bien
Que vous êtes piquée, & que mon inconstance...

JULIE.

Je la vois, je vous jure, avec indifférence.

CLEON.

Avec indifférence?

JULIE.

Oui.

CLEON.

J'en doute bien-fort.

JULIE.

Vous en doutez?

CLEON.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0112
DFG

CLEON.

Je crois que je n'ai pas grand tort,
Et j'en ſuis bien fâché.

JULIE.

Détrompez-vous de grace.
Quoi, lorſque vous changez j'aurois l'ame aſſez baſſe?...

CLEON.

Mais au fond vous m'aimiez?

JULIE.

Eh mais oui, je le croi.

CLEON.

Et vous aviez de même un aſcendant ſur moi,
Dont je ſens que j'ai peine à me rendre le maître.

JULIE.

Vous en triompherez bientôt.

CLEON.

Cela peut être;
Mais je ſouffre moi-même en vous voyant ſouffrir.

JULIE *en ſoûriant.*

C'eſt un léger tourment dont je veux vous guérir.
En changeant comme vous; vous aimez Cidaliſe.

CLEON.

Ma réſolution n'étoit pas trop bien priſe.
Mais vous la confirmez & cela me ſuffit.
Au défaut de l'amour, je ſuivrai le dépit.

JULIE.

Et l'amour le ſuivra.

CLEON.

C'eſt ce que je ſouhaite.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0113
DFG

JULIE.

Je le souhaite aussi.

CLEON.

Vous serez satisfaite.

SCENE IV.

JULIE, CIDALISE, CLEON.

CIDALISE.

ON vous attend, Cleon; que faites vous ici? Un racommodement?

JULIE

Non, puisque vous voici, Je dois me retirer & vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grace.

JULIE.

Vous voyez, je suis bonne.

CIDALISE.

Eh pas trop. Entre nous Est-ce ma faute à moi si je plais mieux que vous?

JULIE.

Ah, mon Dieu, point du tout. Je sçais que c'est la mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidelle, & rien qui le soutienne.

Pour

Pour vous, dont les attraits ont un si grand éclat,
Vous n'avez pas besoin d'un cœur si délicat.

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre.
Il ne balance pas, il suit ce qui lui plaît;
Mais il aime du moins sans aucun intérêt.

CLEON *se mettant entr'elles.*

Eh, Mesdames, cessez....

JULIE *à Cidalise.*

Je ne suis point blessée
Que vous me soupçonniez d'une ame intéressée;
Mes actions un jour sçauront ouvrir les yeux
A qui me connoît mal, & vous connoîtra mieux.

CIDALISE.

Plus on me connoîtra, plus j'aurai l'avantage
De l'emporter sur vous qui vous croyez si sage.
(*Vivement.*)
Si les dons de Cleon....

CLEON *à Cidalise.*

Madame, croyez-moi,
Ne poussez pas plus loin ce discours.

CIDALISE.

Mais je croi
Que je puis lui répondre.

CLEON.

Oui; mais je vous supplie
De marquer moins d'aigreur & d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment vous exigez?...

CLEON.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0115
DFG

CLEON.

Moi? je n'exige rien,
Je voudrois seulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis comme elle ici dire ce que je pense.

JULIE.

Oui, vous y pouvez tout, grace à son inconstance.
Votre triomphe est beau, chacun vous l'enviera,
Mais vous n'en joüirez qu'autant qu'il me plaira.

SCENE V.

CLEON, CIDALISE.

CIDALISE.

QU'autant qu'il lui plaira! Je la trouve plaisante.
On ne sçauroit tenir à sa gloire insolente;
Et je vais la rejoindre.

CLEON.

Ah de grace, arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc? je souffrirai toutes ses duretés?

CLEON.

Daignez me témoigner un peu de complaisance;
Et ne lui faites pas la plus légere offense.

CIDALISE.

La priere sans doute a de quoi me flatter.
Si bien que pour vous plaire il faut la respecter?

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0116
DFG

CLEON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je sens bien que mon cœur la révére & l'honore.
N'en soyez point fachée ; & l'amour qui nous
joint. . . .

SCENE VI.

CLEON, CIDALISE, LE MARQUIS, CARTON.

CARTON.

TOujours des pour-parlers ? Nous ne joüerons donc point ?

La table est entourée, & Julie a pris place.

CLEON.

Julie ?

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE.

A-t-elle encore l'audace
De venir me braver ? &. . .

CLEON.

Nous l'en punirons,
Puisqu'elle veut jotier nous la ruinerons.

CIDALISE.

Oui ; vengeons-nous ainsi de qui nous importune
Et guidés par l'amour, courons à la fortune.
(*Elle lui donne la main.*)

Fin du quatriéme Acte.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0117
DFG

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FINETTE *seule.*

O Ciel, vit-on jamais un revers plus funeste!
Pauvre Cleon! Tu viens de joüer de ton reste.
Te voilà ruiné sans ressource. Le Sort
Paroit avec l'Amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconstance, & pour venger Julie.

SCENE II.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

EH bien, a-t-on fini cette grande partie?
Ma fille en étoit-elle?

FINETTE.

Oui, Monsieur, sûrement.

LE BARON.

A-t-elle eu du bonheur?

FINETTE.

Epouventablement.

LE BARON.

L'expression est neuve.

FINETTE.

Et conforme à l'hiſtoire.
Je l'ai vûe arriver, & j'ai peine à la croire.
Quand vous en douteriez, vous m'étonneriez peu.
Ma Maîtreſſe attendoit que l'on ſe mît au jeu;
En entrant, Cidaliſe & Cleon l'ont bruſquée,
Et par cent traits malins l'ont vivement piquée;
Plus elle étoit tranquille, & plus on la railloit;
Mais ſans rien repliquer, comme Cleon tailloit,
Elle s'en eſt vengée en tentant la fortune.
L'Inconſtant qui trouvoit ſa préſence importune,
Et vouloit s'en defaire en la pouſſant à bout,
L'excitoit à riſquer, offrant de tenir tout.
„ Eh bien, a dit Madame, il faut vous ſatisfaire;
„ Ruinez-moi, Monſieur, ſi cela peut vous plaire;
„ Je mets mille Louis ſur ces trois cartes-là.
Elle gagne d'abord. Très piqué de cela,
Cleon pour réparer une perte ſi dure,
Lui fait autre défi; toûjours même avanture.
Juſqu'au *trente & le-va* leur fureur les conduit;
Plus Cleon riſque & tient, plus le malheur le ſuit.
D'un ſang-froid merveilleux ma prudente Maîtreſſe
Pour le mettre au néant épuiſe ſon adreſſe;
Enfin, elle a gagné tout ce qu'elle a riſqué,
Et juſqu'à quatre fois elle l'a débanqué.

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paroît bien équitable!

FINETTE.

Cleon jure, il fulmine, il renverse la table;
Et jettant sur Julie un regard furieux,
Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux.
Elle, sans s'émouvoir fait emporter sa proye,
Et la suit, sans marquer ni tristesse ni joye.
A peine sommes nous dans votre appartement,
Que l'on vient la prier avec empressement
De la part de Cleon, d'excuser sa furie,
Et de rentrer chez-lui. Ma Maîtresse attendrie
Ne sçait quel parti prend & balance quelques ms,
Un messager pressant vient d'instans en instans;
Elle rejoint Cleon, le calme, le console.
„ Madame, lui dit-il, je vous donne parole
„ Que quand sur moi le sort épuiseroit ses coups,
„ J'expirerois plûtôt que de m'en prendre à vous,
„ Mon respect en répond, l'honneur me le commande;
„ Mais je veux ma revanche, & je vous la demande.

LE BARON.

Ciel!

FINETTE.

Pour s'expedier il lui propose un jeu
Dont l'inventeur, je croi, mériteroit le feu.

LE BARON.

De quel jeu parles-tu?

FINETTE.

C'est au *Trente-&-Quarante*
Que Cleon a trouvé la fortune constante

A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, carosse, hôtel tout a passé le pas;
Devant trente témoins consternés de sa perte,
Et tous prêts à laisser cette maison déserte,
Où pour plumer leur duppe ils n'ont plus nul moyen;
Car tout est à Madame, & Cleon n'a plus rien.

SCENE III.

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON *à Julie.*

Ce que j'apprends ici me paroit incroyable.
Y dois-je ajoûter foi?

JULIE.

Rien n'est plus véritable,
J'ai ruiné Cleon. Ma rivale en fureur,
Est encor plus que lui sensible à son malheur,
Elle pleure, elle crie, elle se désespere.
Moi, pour ne point aigrir leur haine & leur colere,
Je viens de les laisser en proye à leurs transports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde;
Ils n'écoutent plus rien, & brusquent tout le monde.

Enfin, graces au Ciel, mon triomphe est parfait.
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet;
Si tous ces grands amis qu'attiroit la fortune,
Voudront avec Cleon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flatté quand il étoit heureux,
Et si j'ai de tout tems bien ou mal jugé d'eux.
Cidalise, sur tout, est ce qui m'intéresse.
Elle peut à present lui prouver sa tendresse.
Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cleon devroit mourir de douleur & de honte.
Je sors pour informer le bon-homme Geronte
De cet événement, & je l'amene ici,
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

SCENE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

COmment prétendez-vous user de la victoire?

JULIE.

Je n'en sçais rien encor.

FINETTE.

Ma foi j'ai peine à croire
Qu'il

Qu'il reste à votre Amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus doux.

FINETTE.

Plus doux? Vous me semblez bien âpre à la vengeance!
Voulez-vous de Cleon augmenter la souffrance?
Il vous doit tout au moins faire compassion;
Et vous ne me marquez aucune émotion.

JULIE.

Le tems amène tout.

FINETTE.

Tout franc je vous admire.
Se peut-il que sur vous vous ayez tant d'empire?
Pouvez-vous d'un amant savourer le malheur?

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera sur son cœur.
Son sort va désormais dépendre de lui-même;
S'il est digne de moi, tu verras si je l'aime.

FINETTE.

Il est assez puni, Madame, en vérité.

JULIE *en souriant.*

Il ne sçait pas encor qu'il est déshérité,
Et pour l'éprouver mieux, je prétends qu'il l'apprenne.

FINETTE.

De votre bouche?

JULIE.

Non, Finette, de la tienne.
Saisis l'occasion de l'informer du fait,

Et devant Cidalise. On verra par l'effet,
Que loin qu'à son égard je sois dure, insensible,
J'use pour le guérir, d'un secret infaillible.

FINETTE.

Je commence, Madame, à penser comme vous.
Employer pour cela des remedes trop doux,
Ce seroit tout gâter. Il faut d'une main sûre
Tailler, couper, percer pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous lasse,
Je veux à votre Amant donner le coup de grace.
Laissez moi faire. Il vient.

SCENE V.

CLEON, JULIE, FINETTE.

CLEON *du côté par où il entre d'un air furieux.*

NOn, ne me suivez pas,
Je veux lui parler seul.

FINETTE *à Julie.*

Fuyez, doublez le pas,
Il est hors de lui-même.

CLEON *arrêtant Julie.*

Un moment d'audience.
Eh quoi, d'un malheureux vous fuyez la présence?

Bar-

Barbare, ingrate; Eh bien, me voilà ruiné.
De votre propre main je ſuis aſſaſſiné.
Vous triomphez.

JULIE.

Le ſort....

CLEON.

Vous triomphez, ingrate.
Oui, malgré vous je ſens que ma fureur vous flatte;
Ce qui me déſpere eſt un charme pour vous.
J'écoute mon reſpect il retient mon courroux;
Mais je veux une fois vous dire ma penſée.
Vous n'avez jamais eu qu'une ame intéreſſée;
Vous n'aimiez point Cleon, vous adoriez ſon bien,
Son malheur vous l'aſſûre, & Cleon n'eſt plus rien;
Je vais à mes amis demander un azile,
En vous laiſſant chez-moi triomphante & tranquille:
Tandis que mes malheurs combleront vos ſouhaits,
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais.
Dans mon déſaſtre affreux c'eſt ce qui me conſole,
Et j'eſpere....

(*Julie lui fait une profonde révérence, & ſort.*)

SCENE VI.

CLEON, FINETTE.

CLEON.

ELle sort sans dire une parole!
Voilà son dernier coup, l'outrage, & le mépris.

FINETTE.

Ne vous emportez point, & calmez vos esprits.

CLEON.

Moi, je me calmerois! Lorsque sa barbarie,
Song sang-froid insultant rallume ma furie?

SCENE VII.

CLEON, CIDALISE, FINETTE.

CLEON *à Cidalise.*

AH, Madame, venez soulager ma douleur,
Et rendez-vous enfin maîtresse de mon cœur,
Il brûle d'être à vous, achevez votre ouvrage;
Ne lui permettez plus un indigne partage,
Sauvez-le de lui-même, il s'offre à vos attraits,
Et se livre en vos mains pour n'en sortir jamais.

CI-

CIDALISE.

Quoi, vous doutiez encor que j'en fusse maîtresse ?
Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse ?
Elle l'a mérité.

CLEON.

Je vais la détester.
Désormais, tout à vous, j'ose vous, protester....
Vous ne m'écoutez point.

CIDALISE.

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi ? Tout ce que je vois me fait haïr Julie ;
Et pour vous mieux prouver à quel point je la hais,
Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits....
Mais je n'ose.

CIDALISE.

Pourquoi ?

FINETTE.

Si je vous les révelle,
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle.
Vous aimez trop Cleon, vous devez trop l'aimer,
Pour soûtenir ce choc.

CIDALISE.

Acheve, il faut s'armer
De courage. Quel coup va l'accabler encore ?

FINETTE.

Il peut le surporter parce qu'il vous adore,
Et

Et qu'il retrouve en vous le généreux appui
D'un bon cœur, déja prêt à s'immoler pour lui
Que feroit il sans vous? Son oncle l'abandonne.

CLEON *à Cidalise.*

Ah ne la croyez pas. Je sçais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non, il vous a trompé pour se venger de vous,
Et ses feintes douceurs vous cachoient son courroux.

CLEON.

Quoi donc?

FINETTE *d'un air affligé.*

Le méchant oncle! Ah quelle ame traitresse!
Quel fourbe! Il assassine au moment qu'il caresse.
Oui, Monsieur, dans l'instant que cet oncle malin
Vous disoit cent douceurs d'un air tendre & benin,
Il venoit de signer votre ruine entiere,
En vous déshéritant d'une indigne maniere,
Car il vous ôte tout, & même a fait serment
De ne jamais changer un mot au testament.
Votre disgrace est pleine, infaillible, autentique.
Et Julie est, Monsieur, sa légataire unique.

CLEON.

Julie! A-t-elle pû pousser l'indignité?...

FINETTE *prenant un ton furieux.*

Rien ne peut échapper à son avidité.
Et votre terre aussi que vous avez vendue....

CIDALISE *d'un ton d'étonnement.*

Il a vendu ſa terre?

FINETTE *d'un ton pleureur.*

Et même il l'a perduë,
Je veux dire le prix qu'il en avoit touché:
Mais ſi vous ſçaviez tout, que vous ſeriez fâché,
Monſieur, & que pour vous l'avanture eſt piquante!

Ma Maîtreſſe....

CLEON.

Pourſui.

FINETTE.

Sous le nom de Dorante....

CIDALISE.

Eh bien!

FINETTE.

A fait ſous-main cette acquiſition.
Votre terre eſt, Monſieur, en ſa poſſeſſion.

CLEON.

La perfide! Au moment qu'elle m'en fait reproche!
Et que pour l'appaiſer....

FINETTE *ſoûpirant.*

Ah, c'eſt un cœur de roche;
Elle convoite tout, & ſçait tout obtenir.
Elle a vos biens preſens, & vos biens à venir.
C'eſt ſon bonheur outré qui vous rend miſérable,
Et qui vient d'accomplir votre ſort déplorable.
Adieu. j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
Et Madame aura ſoin d'adoucir vos malheurs.

(*Elle s'éloigne, les contemple quelque tems, & ſort en riant ſous ſon éventail.*)

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0129
DFG

SCENE VIII.

CLEON, CIDALISE.

CLEON.

EH bien, vous le voyez, ma disgrace est complette.

CIDALISE *brusquement.*

Oh rien n'y manque.

CLEON.

Allons, il faut faire retraite;
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciteroit mes transports furieux.
Juste Ciel! Ah sans vous que je serois à plaindre,
Madame! A mon malheur rien ne sçauroit atteindre;
Mais puisque vous m'aimez, mon sort me paroît doux,
Et mon cœur est flatté de n'espérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontés un glorieux azile,
Et de pouvoir compter....

CIDALISE *d'un air froid & embarrassé.*

Il seroit inutile
De vous tromper, Cleon. Je plains votre malheur,
Mais je ne suis pas libre & dépends d'un tuteur.
Qui dès qu'il apprendroit vos disgraces diverses,
Vous feroit essuyer les plus rudes traverses.

Nous

Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux,
Et peut être qu'alors...

CLEON.

Le trait est généreux.
Il m'ouvre votre cœur, & je sens ma folie
De l'avoir crû plus sûr que celui de Julie.
Je ne vois que des cœurs doubles, intéressés,
Perfides, séducteurs....

CIDALISE *d'un ton de hauteur.*

Ah, Cleon, finissez.
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune,
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCENE IX.

CLEON, CIDALISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

BOn soir, Cleon. J'accours pour te féliciter.
Ton oncle vient, dit-on, de te déshériter.
L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses,
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un sage de Gréce, en mépriſant le bien,
Te voilà vraiment libre, & vis-à-vis de rien.
Parbleu, j'en suis ravi; même sort nous rassemble,
Mon cher, & nous allons philosopher ensemble.

CLEON.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0131
DFG

CLEON *d'un ton de colere.*

Viens-tu pour m'insulter?

LE MARQUIS.

Non, Cleon, sur ma foi,
Un revers t'a rendu tout aussi gueux que moi;
Mais ne t'afflige point, mon ami, je t'en prie,
Et je vais t'enseigner à vivre d'industrie.
Tu nous prêtois. Ton tour est venu d'emprunter.
Pour y bien réussir, tu n'as qu'à m'imiter.

CLEON.

Les hommes tels que moi tombent dans la misére,
Mais ne dégradent point leur noble caractere.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce sera toujours sans me déshonorer,
C'est à quoi je me fixe; ou si tout m'abandonne,
La mort est ma ressource, & n'a rien qui m'étonne.

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur?

CLEON.

Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur?

LE MARQUIS.

De l'honneur? On n'en a qu'autant qu'on fait figure.
Ah je vois ce que c'est; Madame te rassûre,
Tu crois. . .

CLEON.

Non. Mon malheur a produit son effet,
Et me rend à ses yeux un misérable objet.

J'at-

J'attendois de sa part une main secourable;
Mais son cœur effrayé du sort d'un misérable,
Oppose à mon espoir l'obstacle d'un tuteur
Qui ne souffriroit pas qu'elle fit mon bonheur.

LE MARQUIS.

Qui? lui? te traverser? Pitoyable défaite.
C'est un vieux idiot, un homme qui végette,
Qui ne sçait ce que c'est que de rien refuser,
Et dont, comme il lui plait, elle peut disposer.

CLEON *à Cidalise.*

Voilà donc ce tuteur pour moi si redoutable?

CIDALISE.

Ecoutez-vous un fou?

LE MARQUIS.

C'est un fou raisonnable,
Du moins par intervale; Ah je vous connois bien.
(*en montrant Cleon.*)
Vous le croyez perdu parce qu'il n'a plus rien;
Mais j'a trente moyens pour le tirer d'affaire.

CIDALISE.

Il n'a qu'à se former sur votre caractere,
Il ne sçauroit manquer.

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera
Lorsque de vos liens il se délivrera;
Et les avis d'un fou pourront le rendre sage.

CIDALISE.

Eh bien, pour son repos je romps son esclavage,
Et je lui rends un cœur qu'il m'offrit à regret.

CLEON.

Vous ne l'eûtes jamais, & toujours en secret
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avoit sçu m'enlever, sans l'en rendre complice.
Le Ciel m'en est témoin ; ce Ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs, & suivi mon dépit.
Vous m'aviez aveuglé, vous me rendez la vûë,
Et tout mon malheur vient de vous avoir connuë.

CIDALISE.

J'aime ce ton tragique, il vous sied à ravir.
Dans vos besoins urgens il pourra vous servir.
Il ne vous reste plus que l'art de la parole,
Et je vous laisse en paix méditer votre rôle.
(*Elle sort d'un air dédaigneux.*)

LE MARQUIS.

Cette scene m'a plû, t'a dévoilé son cœur,
Et je vais sur le champ en informer ma sœur.

CLEON *le retenant.*

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée.

LE MARQUIS.

Les femmes ont toujours quelque arriere pensée,
Et je veux penétrer si ma sœur en effet,
N'a point encor pour toi quelque retour secret.

SCENE X.

CLEON *seul.*

SOn cœur intéressé ne m'en croira plus digne,

SCE-

SCENE XI.

CLEON, CARTON, FLORIMON, ARSINOE, ARAMINTE, BELISE, autres Convives.

ARSINOE *à Belise.*

A Son mauvais destin il faut qu'il se résigne.
Il ne peut faire mieux.

BELISE.

Mais quoi, déshérité
Après qu'il s'est perdu? C'est trop en vérité.

ARAMINTE.

Ah mon pauvre Cleon, que venons-nous d'apprendre?
J'en ai presque pleuré.

BELISE *à Cleon.*

Je n'ai pû m'en défendre.
Et votre sort me fait vraiment compassion.

CLEON *attendri.*

Je n'attendois pas moins de votre affection.

CARTON *à Cleon.*

La fortune sur toi semble épuiser sa rage,
Le remede à cela, c'est d'avoir bon courage.

FLORIMON.

En effet, mon enfant, pour soûtenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc,
Où donc est Cidalise?

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0135
DFG

CLEON.

Elle est déja partie.

ARSINOE.

Quand on est en malheur, on quitte la partie.

BELISE.

C'est joüer bassement.

ARAMINTE.

Il le faut avoüer,
Un pareil procédé n'est pas fort à loüer.

ARSINOE.

Pour moi je la croyois tendre & compatissante,
Mais je me trompois bien. Je serai plus constante;
(*à Cleon.*)
Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardens je vous seconderai,
N'en doutez point. Je sens que votre sort me tuë,
Et je ne sçaurois plus soûtenir votre vûë.
(*Elle sort.*)

BELISE.

J'ai pour vous, à coup sûr, les mêmes sentimens,
Et vos peines pour moi deviennent des tourmens.
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.
Adieu, consolez-vous.
(*Elle sort.*)

CARTON.

Oui, oui, console-toi,
C'est le meilleur parti.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0136
DFG

ARAMINTE.

Comptez toujours sur moi.

(*Elle donne la main à Carton. & sort précipitamment suivie de tous les autres Convives, excepté Florimon.*)

CLEON.

Comment? dans mon malheur voilà donc ma ressource?
On me fait compliment, & puis on prend sa course!
Ah mon cher Florimon! n'es tu pas consterné
De ce que tu vois?

FLORIMON.

Non. Chacun est prosterné
Devant les gens heureux; sont-ils dans la misére,
On les plaint tout au plus, & l'on croit beaucoup faire.

CLEON.

Ce sont-là les amis qu'on espere trouver!
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrois t'éprouver....

FLORIMON *brusquement.*

Tu m'éprouves aussi. Je m'en vais.

SCENE XII.

CLEON *seul.*

AH le traître!
Avec quelle impudence il ose méconnoître

Un ami toujours prêt à l'aider! Quelle horreur
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur?

SCENE XIII.

CLEON, LE COMTE.

CLEON *allant au devant du Comte qui veut l'éviter.*

CHer ami, ſçavez-vous juſqu'où va ma disgrace?
Déja de mon malheur tout le monde ſe laſſe.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE *en ſoûriant.*

Quoi? Penſiez-vous en avoir?

CLEON.

Ah que je m'abuſois! J'en ſuis au déſeſpoir.

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde;
Ce qui ſe paſſe ici n'eſt que le train du monde.
Vous vous êtes trompé juſqu'à ce triſte jour,
En vous imaginant qu'on vous faiſoit la cour.
Ce n'étoit point à vous, c'étoit à vos richeſſes.
On vouloit partager vos plaiſirs, vos largeſſes;
On trouvoit tout chez-vous, on n'y trouve plus rien,
Et l'on perd ſes amis en perdant tout ſon bien.

Le

Le monde eſt fait ainſi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, & prenez patience.

CLEON.

Etiez vous donc auſſi de ces amis trompeurs?

LE COMTE.

Moi? J'étois comme un autre, au rang de vos flatteurs.
Mais vous n'en aurez plus. Grace à votre miſére,
Chacun à votre égard va devenir ſincere.

CLEON.

Eh quoi, m'attiendiez-vous à cette extrémité,
Pour m'oſer librement dire la vérité?

LE COMTE.

On ne ſe fait aimer que par les complaiſances.
Mais ne vous plaignez plus des fauſſes apparences;
Si ce qu'on dit, eſt vrai, je ne ſuis pas un ſot,
On m'a berné pourtant comme un franc idiot.
Les plus fins ſont trompés, & cette indigne Veuve
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLEON.

Comment?

LE COMTE.

Je l'adorois. Sur un eſpoir flatteur
J'ai tâché par vos dons de m'acquérir ſon cœur;
Je les ſollicitois de concert avec elle;
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle;
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0139
DFG

Je vous en faits l'aveu pour vous faire connoître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traitre,
Le plus intéressé que le Ciel ait formé,
Est celui de l'objet dont vous étiez charmé.
L'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver sa duppe.
Etes-vous donc surpris si vous l'avez été,
Comme de vos amis? Tout n'est que fausseté.
Qui croit s'en garentir, grossierement s'abuse,
Elle régne par tout, & voilà mon excuse.
Adieu.

SCENE XIV.

CLEON *seul.*

JE ne dis rien, car je suis confondu.

SCENE XV.

CLEON, PASQUIN qui entre d'un air affligé.

CLEON.

QUe viens-tu m'annoncer?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu.

Ce

Ce fripon d'Intendant pour consommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets vient de plier bagage,
Et n'a laissé chez lui que ce billet ouvert.

CLEON.

Donne. Pour me trahir tout paroit de concert.
Lisons. C'est à Gripon que ce billet s'adresse
Il est datté de Brest, & ceci m'intéresse.
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement;
Ah qu'il vient à propos en ce fatal moment!

(Il lit.)

Voici pour votre Maître une triste nouvelle:
Le Vaisseau qui pour lui rapportoit un trésor,
Par une avanture cruelle,
Vient de faire naufrage en approchant du Port.

Tous les malheurs sont donc enchaînés sur ma tête!
Et mon dernier espoir périt dans la tempête!
Mer barbare & perfide autant que mes amis!
Que vais-je faire, ô Ciel!

PASQUIN.

Me seroit-il permis
De vous dire deux mots?

CLEON.

Va-t-en trouver Julie
De ma part.

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

CLEON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, & de les renvoyer.

PASQUIN *sanglotant.*

L'affaire est faite, on vient de les congédier.

CLEON.

Et toi?

PASQUIN.

Je ne sçaiz point ce que l'on me destine;
Mais qu'on me chasse ou non, mon pauvre cœur s'obstine
A ne vous point quitter; & jusques à la mort,
Je suis bien résolu de suivre votre sort.

CLEON.

Que feras tu de moi? Je suis un misérable.

PASQUIN.

Le peu que je posséde....

CLEON.

Ah, ce trait là m'accable!
Voilà le seul ami qui me demeure. Ingrats!
Et cette exemple là ne vous confondra pas?
Va-t-en. Làisse-moi seul au fond du précipice.
Donne-moi ce fauteuil, c'est le dernier service
Que j'exige de toi.

PASQUIN *lui baisant la main.*

Mon cher Maître!

CLEON.

Va, sors,
Et tu m'obligeras.

SCE-

SCENE DERNIERE.

CLEON, se croyant seul. JULIE qui entre doucement & qui écoute.

CLEON *se jettant dans un fauteuil.*

INutile remord,
Pourquoi me tourmenter? O! raison trop tardive,
Que ne prévenois-tu le malheur qui m'arrive?
Je suis abandonné, trahi, déshérité,
Et pour comble de maux, je l'ai bien mérité.
Compter sur des amis! Quelle étoit ma folie!
Je leur pardonne à tous; mais vous, mais vous, Julie!
Vous que j'ai tant aimée, & que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon sort?
C'est-là ce qui me tuë. Une fausse inconstance
A-t-elle mérité cete horrible vengeance?
Les fureurs d'un amant par vous même abimé
Devroient-elles? . . . Jamais vous ne m'avez aimé;
L'effet confirme trop un si juste reproche.
Joüissez de ma mort, je la sens qui s'approche.
(*Il tire son épée.*)
Qu'elle vient lentement! Il faut la prévenir,
Et grace à ma fureur, mes tourmens vont finir.
(*Il veut frapper.*)

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0143
DFG

JULIE *le retenant.*

Que faites-vous, Cleon?

CLEON.

O Ciel! C'est vous Julie!
C'est vous qui m'empêchez de m'arracher la vie!
Pourquoi ce soin? Songez qu'il ne me reste rien.

JULIE.

Ingrat! vous avez tout, puisque j'ai votre bien.
Lorsque vous m'accusiez d'une ame intéressée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée,
J'ai tâché de vous perdre afin de vous sauver,
Et vous ai tout ravi pour vous le conserver.
A votre aveuglement c'étoit le seul remède.
Vous êtes maitre encor de ce que je possède,
Mon cœur, mon tendre cœur vous l'offre avec transport;
Il ne sçauroit sans vous goûter un heureux sort.
Vous êtes le seul bien qu'il estime, qu'il aime;
Il vous rend tout le vôtre, & se livre lui-même.
Recevez-le, Cleon, en recevant ma foi;
Vivez heureux, content, & vivez avec moi.

CLEON *se jettant aux pieds de Julie.*

Adorable Julie! Ah vous me percez l'ame!
J'adorois vos appas; votre vertu m'enflame
Elle me fait mourir de honte & de regret.

JULIE.

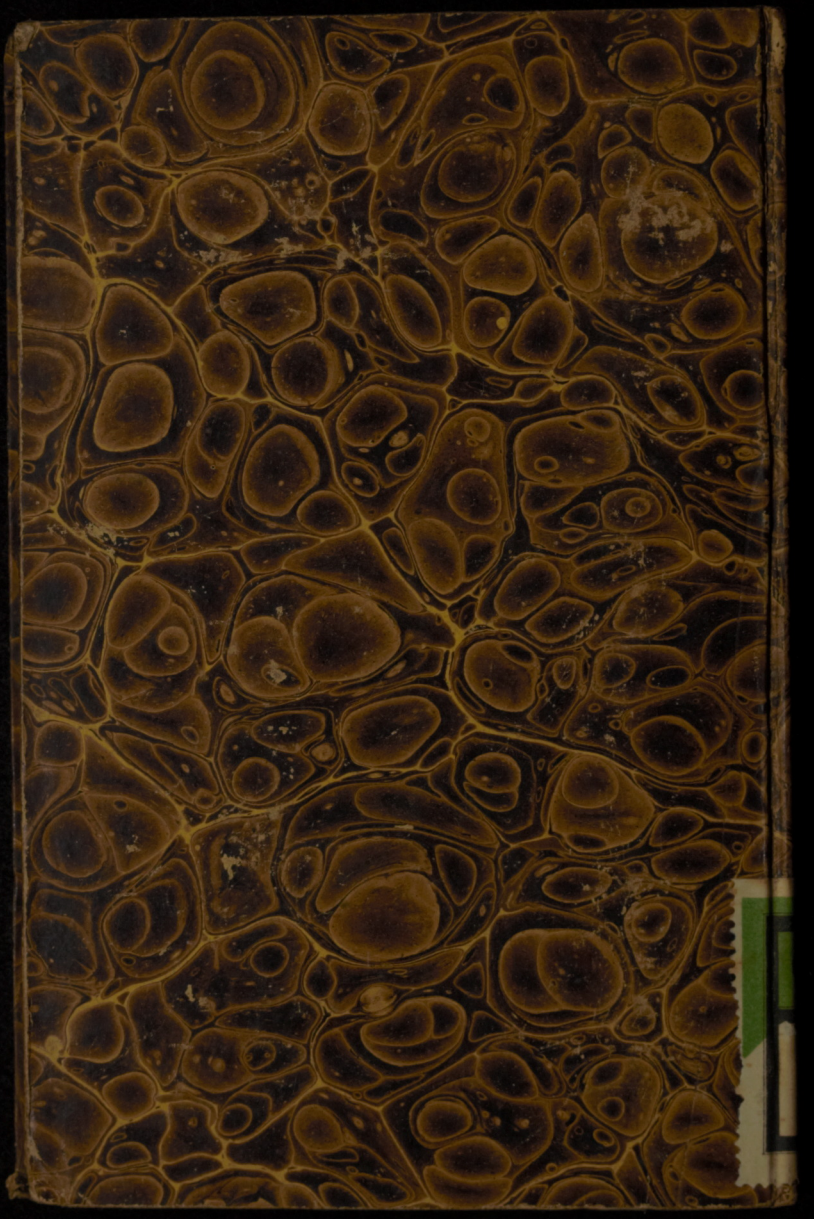
Levez-vous. Grace au Ciel j'ai trouvé le secret
De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-meme,
Et de vous faire voir à quel point je vous aime.
Allons

Allons trouver mon pere, instruit de mon dessein,
Il va vous assûrer & mon cœur & ma main.
Votre oncle en est charmé: mon frere rentre en grace;
De nos divisions la Discorde se lasse;
Un Ciel pur & serain nous présage un doux sort,
Et la tempête enfin nous a mis dans le port.

CLEON *lui donnant la main.*

Mon repos, mon bonheur sont votre heureux ouvrage.
Pour comble de bienfait vous m'avez rendu sage.
Et je vais éprouver dans les plus doux liens,
Qu'une femme prudente est la source des biens.

FIN.



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0148
DFG

I E X.

BARON, JULIE
qui écoute.

N T E.
vous. Qu'on appelle
un Notaire.
R O N.

N T E.

R O N.
e voulez-vous faire ?
N T E.
ndigne neveu.
R O N.
a point mon aveu.
avec précipitation.
ır! Vous ſera-t il poſ-
ſible

N T E.
Il eſt incorrigible ;
eux le punir.
ant à ſes pieds.
je dois l'obtenir.
ſa folle jeuneſſe ;
ime avec tendreſſe.
GE.

the scale towards document

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734530596/phys_0149
DFG